





C Y M O N,

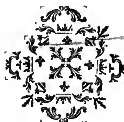
PASTORALE DRAMATIQUE;

PAR

DAVID GARRICK, *Ecuyer.*

REPRÉSENTÉE pour la première fois sur le Théatre Royal de DRURY-LANE, *l'année 1767.*

TOME PREMIER.





M. DCC. LXXXIV.

CYMON, Romance dramatique, par David Garrick, Ecuyer. Le sujet de cette Pièce est tiré des Poèmes de John Dryden, Ecuyer. Elle fut représentée pour la première fois sur le Théatre Royal de Drury-Lane en 1767, & reçue avec de grands applaudissemens. Elle continue d'avoir le même succès.

PROLOGUE

Prononcé par M. K i n g, le premier jour de l'an.

J'ACCOURS à la prière de mes confrères, pour vous offrir les souhaits du jour..... Un ancien proverbe dit : « comme tu com- » mence l'année, tu la finiras ». Si quelqu'un de vous a été sévère aujourd'hui, il le sera pendant douze mois ; si l'épouse accariatre gronde aujourd'hui son mari, elle chantera la même game jusqu'à ce que le soleil ait fini le tour du *Zodiaque*.... Enfans *d'Esculape* & de *Themis*, soyez désintéressés aujourd'hui, sinon les mains vous démangeront toute l'année.... Les Nouvellistes sont exceptés de mon proverbe, ils mentent tous les jours, ce mal est sans remède.... Vous gens d'esprit assemblés dans ce lieu,

ne donnez pas l'essor à votre critique ; si vous êtes rigide ce soir, quel présage pour la suite. (*en s'adressant à la seconde galerie.*) Vous qui aux jours de Fêtes êtes les Patrons de ces lieux, applaudissez & l'on vous imitera. Ne vous attachez pas à l'intrigue de la Pièce, au dialogue, au style, & à l'esprit; ce sont des bagatelles qu'on passe sous silence, *l'essentiel* sont les *ballets*, les *décorations*, les *habillemens*, les *démons*, & les *esprits aëriens* ; vous serez étonnés du spectacle: mais ce qui vous surprendra davantage, c'est ma voix. Si vos oreilles sont délicates, je suis perdu. Mon rôle est fatiguant pour un homme qui *chancelle* (1);

(1) M. King joua le rôle de Linco, étant à peine rétabli d'une jambe cassée. Le mérite de cet Acteur ajouta au succès de la Pièce qui fut remise au Théatre après sa longue convalescence.

daignez me sourire, & mon courage va renaître; à peine rétabli d'une chûte, que votre indulgence m'en épargne une plus douloureuse.





ACTEURS.

MERLIN, *Enchanteur.*

CYMON, *jeune Prince aimé & enlevé par Urgande.*

DORUS, *Gouverneur d'Arcadie.*

LINCO, *son Député.*

DAMON, } *Bergers.*
DORILAS, }

L'HYMEN,

CUPIDON.

URGANDE, *Fée.*

SILVIE, *jeune Princesse inconnue.*

FATIME, *Suivante d'Urgande.*

Iere. BERGERE,

IIe. BERGERE,

DORCAS, *vieille femme.*

DES DEMONS, DES CHEVALIERS, DES BERGERS, *&c. &c. &c.*

La Scène se passe en Arcadie.



CYMON,

PASTORALE DRAMATIQUE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente le Palais D'*Urgande.*

SCENE PREMIERE.

MERLIN, URGANDE.

URGANDE.

ECOUTE-MOI, Merlin! de grace, écoute-moi!

MERLIN.

Ah! je ne t'ai que trop écouté! trop long-temps j'ai reçu tes vœux & tes sermens; n'as-tu pas employé, pour me séduire, tout l'art dont ton sexe est capable? Insensé! je me flattois qu'un tendre retour récompensoit ma flamme; & toi cependant plus inconstante, plus légère, plus ingrate qu'une vile mortelle, tu m'abandonnes.... & pour qui? pour un jeune imbécile.

URGANDE.

Puis-je souffrir un tel discours de la part de Merlin !

MERLIN.

Tu souffriras bien plus encore, tu m'as trop outragé.

URGANDE.

Eh bien! je veux réparer cet outrage,

MERLIN.

Commençe donc dès-à-présent; rends ton cher Cymon à sa famille désolée.

URGANDE.

Eh ! quoi! peux-tu penser que ce pauvre imbécile ait quelques charmes pour moi?

MERLIN.

Tous les jours, un sot fait tourner la tête des femmes, & ses succès devroient nous servir de leçon.

URGANDE.

Tu me juges mal, Merlin, la pitié qu'inspire le triste état de ce jeune homme, mon amitié pour son père, voilà ce qui m'a fait entreprendre sa guérison.

MERLIN.

Perfide! c'est l'amour seul qui t'a inspirée; n'as-tu pas enlevé ce Prince à son malheureux père? Pourquoi le cacher à tous les yeux, tandis que cent Chevaliers le cherchent par toute la terre? Infidèle !

toi qui fus destinée pour gouverner l'heureuse Arcadie, pour y faire règner l'innocence & la paix, apprends que si ce peuple fut long-temps heureux, c'est à la vertu seule qu'il a dû son bonheur.

URGANDE.

Par pitié, épargne ma honte & mes remords.

MERLIN.

Autrefois les jours des Arcadiens s'écouloient dans la plus douce tranquillité; mais entraîné par ton exemple, tes sujets se sont livrés à leurs passions; ils sont devenus vains, légers, égoïstes & méchans; toi seule a causé cet affreux changement: c'est toi seule qu'ils doivent maudire.

URGANDE.

Parlons sans emportement.

MERLIN.

Je ne veux plus te voir.... & cependant.... je sens que je ne pourrai jamais te haïr.... Mais il me reste encore une consolation, les maux que ta folle passion te prépare, égaleront du moins les tourmens de ma jalousie. « Sans cesse soupirer, désirer sans » cesse, sans pouvoir jamais satisfaire tes desirs, » voilà ta destinée, & voilà ma vengeance. Oui, » cruelle, mon art confondra le tien, & la guérison » de Cymon te laissera une blessure dont tu ne gué- » riras jamais. *(Merlin sort.)*

URGANDE, *seule*.

« Et la guérison de Cymon te laissera une bles- » sure dont tu ne guériras jamais... ». Que veut-il dire »? Et quel est le mystère que renferme ce discours?

SCENE II.

FATIME, *en observant Merlin*.

FATIME.

JE vous parlerai, Madame, lorsqu'il sera éloigné; je suis sûr qu'il médite une vengeance, & une terrible vengeance. Je crains qu'il n'use de violence avec vous, & que pour ma part il ne me coupe la langue. Ah! que je voudrois bien être hors de ses griffes!

URGANDE.

Rassure-toi, Fatime.

FATIME.

Je ne puis; il paroît trop irrité!....

URGANDE.

Voici ta défense (*montrant sa baguette*,) mon pouvoir égale au moins le sien, (*elle chante à demi-voix*) « & la guérison de Cymon..... ».

FATIME.

A quoi bon vous occuper à chercher le sens de ces derniers vers, prononcés dans la chaleur de la passion, ou peut-être pour la rime? Songez plutôt aux moyens de nous débarrasser de ce vieux méchant sorcier....... Mais, que ferez-vous, Madame?

URGANDE.

Que puis-je faire, Fatime?

FATIME.

Je connois un moyen facile de concilier toutes choses; il plaira à Merlin, j'en suis sûr; mais vous plaira-t-il de même....

URGANDE.

Ah! dis-moi ce qu'il faut faire?

FATIME.

Epousez Merlin & renvoyez votre imbécile.... (*Urgande secoue la tête*.) Je m'en suis doutée.... Voilà bien notre sexe! L'homme de vingt ans est toujours celui que nous préférons.... Mais avant que le mal augmente, & soit sans remède, trouvez bon que je vous parle raison un moment?

URGANDE, *soupirant.*

Fatime! j'aime.....

FATIME.

Adieu donc, la raison..... c'est en vérité tout

comme moi! .... Hélas! nous sommes toutes de même.... mais il y a néanmoins quelque différence entre nous.... Vous avez, Madame, enlevé un jeune homme, un niais qui n'a pour lui que sa jeunesse & sa beauté: assurément un pareil choix fait peu d'honneur à votre esprit, à votre pouvoir & à vos charmes.

URGANDE.

Tous ces charmes n'ont aucun prix à mes yeux, puisqu'ils n'ont pu toucher le seul objet à qui je voulois plaire.

ARIETTE.

« Ah! si ma beauté pouvoit animer son cœur! Si mon génie pouvoit éclairer son esprit! Si mon art pouvoit enchaîner toutes ses facultés! Mais! non, l'ingrat brave à la fois & mes attraits & ma puissance. Toute ma vie s'exhale en vains soupirs.... »

FATIME.

Passer toute sa vie à soupirer! Quelle honte pour vous, Madame: votre Cymon est un idiot que rien ne peut toucher, rien ne l'amuse; retourner son bonnet; chasser des papillons, voilà le seul plaisir qu'il connoisse. En vérité, Madame, un pareil galant est adorable.

URGANDE.

J'espère qu'il reprendra bientôt l'usage de ses sens, son esprit commence déja à se développer.

FATIME.

Où donc, Madame, je vous prie?

URGANDE.

Dans ses yeux.

FATIME.

Ses yeux...... ha, ha, ha, ha ! l'amour n'en a point; & quand on aime on ne voit que par son cœur. Cymon est né insensible, & jamais ses yeux n'auront ce regard que vous désirez... croyez-m'en sur ma parole, Madame.

URGANDE.

Ne me désoles pas, ma chere Fatime ?

FATIME.

Ne perdez donc pas un temps que vous pourriez mieux employer. L'apanage de la beauté est d'inspirer des folies, & non de les guérir.... moi qui ne suis autre chose que la pauvre Fatime, j'aurois tourné la tête à vingt hommes, des plus sages, pendant le temps que vous avez perdu à donner de la sensibilité à votre sot amant. Oh! c'est bien mal connoître le prix des instans.

URGANDE.

Laisses-moi, Fatime, cesse de railler sur une passion qui fait mon malheur.

FATIME.

Je ne raille point, Madame ; mais que vois-je, (*en regardant vers les coulisses.*) Ah ! c'est lui-même ! oui, c'est le charmant objet de votre flamme.....

URGANDE.

Il paroît triste : quelle en peut-être la cause ?

FATIME.

S'il étoit moins sot, il pourroit s'amuser avec nous.... mais je vous laisse ensemble, faites-en tout ce qu'il vous plaira.

URGANDE.

Restes, Fatime.... tu m'aideras à l'égayer.

FATIME.

Que je plains une femme qui a besoin de secours pour égayer son amant ; cependant vous pouvez compter sur mes services.

URGANDE.

ARIETTE.

« Que tous les esprits soumis à mon empire se réunissent ici ! Que les ténèbres qui obscurcissent l'intelligence de mon amant se dissipent ! Que les charmes de la musique fondent les glaces de son cœur. Qu'il s'ouvre à la joie & qu'il reçoive enfin les douces impressions de l'amour ».



SCENE III.

CYMON, *entre d'un air triste.*

POURQUOI chantez-vous? Ah! (*il soupire.*)

FATIME.

Qu'avez-vous, mon enfant?

CYMON, *soupirant.*

Ah!

URGANDE.

Etes-vous malade, mon cher Cymon?

CYMON.

Non.... je me porte très-bien.

URGANDE.

Pourquoi donc soupirez-vous?

CYMON.

Hé! (*regardant d'un air niais.*)

FATIME.

Voyez-vous maintenant son esprit dans ses yeux?

URGANDE.

Tais-toi..... que désirez-vous? Dites-le-moi, Cymon.... dites ce qui peut vous plaire, & je vous l'accorderai.

CYMON.

Vous me l'accorderez....

URGANDE.

Oui, Cymon, parlez?

FATIME.

Maintenant, voyons-ceci?

CYMON.

Je souhaite.... hélas!

URGANDE, *à part à Fatime.*)

Ces soupirs signifient quelque chose.

FATIME.

Je vous en félicite, Madame; mais tâchez donc de savoir ce qu'il veut.

URGANDE

Pourquoi soupirez-vous?

CYMON.

C'est que je voudrois.... (*& soupirant.*)

URGANDE, *d'un air empressé.*

Quoi? dites; parlez, mon cher Cymon?

CYMON.

M'en aller.

FATIME.

Fort bien.... c'est donc-là la cause secrète de tant de soupirs?

URGANDE.

Vous voulez-donc me quitter?

CYMON.

Oui.

URGANDE.

Pourquoi?

CYMON.

Je n'en sais rien.

URGANDE.

Et où voulez-vous aller?

CYMON.

Par-tout.

URGANDE.

Vous aimez-donc mieux être ailleurs qu'ici, avec moi?

CYMON.

J'aimerois mieux aller je ne sais où, que de rester avec qui que ce soit.

URGANDE.

Vous ne m'aimez donc pas, puisque vous désirez me quitter.

CYMON.

Vous aimer, qu'est-ce que celà veut dire?

URGANDE.

Ne sentez-vous rien-là, Cymon, là, dans votre cœur?

CYMON.

Oui.

URGANDE.

Que sentez-vous?

CYMON, *en soupirant.*

Je n'en sais rien.

URGANDE.

C'est un soupir, Cymon; est-ce à moi qu'il s'adresse?

CYMON.

Oui, en vérité, c'est à vous.

URGANDE.

Je suis donc heureuse?

FATIME, *à part.*

Ma pauvre maîtresse!

URGANDE.

Mais, dites-moi, Cymon, comment suis-je la cause de vos soupirs?

CYMON.

Parce que vous me retenez.

FATIME, *à part.*

Que je plains son aveuglement!

URGANDE.

M'aimerez-vous, Cymon, si je vous laisse la liberté?

CYMON.

Je ferai tout ce que vous voudrez, pourvu que vous me laissiez partir. Ah! Madame, ne differez pas mon bonheur.

URGANDE.

Mais vous ne pouvez pas m'aimer, & désirer de me quitter?

CYMON.

Laissez-m'en faire l'essai?

FATIME, *à part.*

Je perds patience....(*haut.*) En vérité, jeune homme, je ne vous conçois pas? Quel demon vous possède? Si vous aviez le sens commun, ou seulement une étincelle de sensibilité, vous vous estimeriez le plus heureux des hommes.

CYMON.

J'aime cependant mieux m'en aller.

FATIME, *à part, à Urgande.*

C'est le vrai portrait de tout son sexe. Ah! Madame! vous ne gagnerez rien par la tendresse, essayez un peu la coqueterie, & vous parviendrez à plaire; c'est l'amorce où se prennent tous les hommes.

URGANDE, *à Cymon.*

Quoi! vous aimez mieux vous en aller, que de vivre ici dans l'abondance, d'être aimé de moi, & de commander dans ces lieux?

CYMON.

Commander dans ces lieux!

URGANDE.

Oui, mon cher Cymon, accordez-moi votre tendresse, & je vous ferai partager ma puissance...., vous regnerez sur moi, & sur tous mes sujets.

CYMON.

Ho, dame!

FATIME.

L'imbécile !

URGANDE.

Je veux lui montrer l'étendue de mon pouvoir, & séduire, s'il se peut, son cœur par ses sens.

FATIME.

Je crains fort que vous n'y réussissiez pas!

(*URGANDE fait un mouvement avec sa baguette, & le Théatre se change en un magnifique palais. Cupidon & les Amours descendent dans un nuage.*)

CUPIDON *chante l'Ariette suivante.*

« Ah! pourquoi me rappelle-tu ? C'est en vain, c'est en
» vain; le pouvoir d'un Dieu ne peut l'animer. Hélas! c'est en
» vain que tu t'obstines. O Vénus! ô ma Mère! donnes-lui
» quelque objet nouveau; car mes traits s'émoussent, &
» mon carquois s'épuise sur celui-ci.

» C'est en vain, &c, &c.

(*Cupidon & sa suite dansent; au moment du Ballet, Cymon les regarde, & peu-à-peu il s'endort*)

URGANDE.

Tu le vois, Fatime; rien ne peut toucher son cœur.... Mais, cependant, quelle aimable simplicité!

FATIME.

Il faut l'envoyer paître avec les moutons, & n'y plus songer, car (comme dit la chanson) *tous vos soins sont perdus.*

URGANDE.

Cymon, Cymon, quoi! vous êtes donc insensible à ces amusemens! Etes-vous mort?

CYMON, *en se levant.*

Mort! j'espere que non.

URGANDE.

Est-il possible que ce spectacle ne vous amuse pas?

CYMON.

Ils m'ont tant ennuyé, que je leur ai souhaité le bon soir, & me suis endormi.... Mais, où sont-ils?

URGANDE.

Ils sont partis.

CYMON, *en s'en allant.*

Laissez-moi m'en aller aussi?

FATIME.

Toujours le même refrain?

URGANDE.

Où voulez-vous aller? je vous y accompagnerai?

CYMON.

Ho! non, j'irai bien tout seul.

URGANDE.

Répondez-moi; où irez-vous?

CYMON.

Dans les champs.

URGANDE.

Ne trouvez-vous pas mes jardins plus agréables que les champs ; mon palais ne vaut-il pas une chaumière, & ma compagnie n'est-elle pas préférable à celle des Bergers?

CYMON.

Comment puis-je le savoir? Tant que je n'en aurai pas fait l'essai, je ne puis vous répondre.

ARIETTE.

« La semaine dernière vous me donnâtes une linotte ; sa
» cage étoit belle & dorée, elle s'y ennuyoit & faisoit de
» vains efforts pour en sortir. Je lui donnai sa liberté, bientôt
» elle reprit sa gaieté, & revint, toute joyeuse ».

J'en ferois autant si j'étois libre.

URGANDE.

Dis-moi, Cymon, reviendrois-tu!

CYMON.

Sans doute, je n'ai pas d'autre endroit où je puisse aller.

FATIME.

Laissez-le partir, Madame, rendez-lui sa liberté; livrez-le à lui-même, vous verrez qu'il changera, &

vous en deviendrez maitresse ; encore un coup, Madame, l'indifférence ! voilà la recette dont il faut user avec les hommes.

URGANDE.

Je suivrai ton conseil, Fatime.... Hé bien, Cymon, vous pouvez aller où vous voudrez, & pour aussi long-temps que vous le trouverez à propos ?

CYMON.

Ho, dame ! je vous apporterai des nids d'oiseaux & des fleurs... puis-je aussi donner la liberté à ma linotte ?

FATIME.

Les charmantes petites créatures ! elles sont faites pour vivre ensemble.

URGANDE, *lui donnant un bouquet.*

Tenez, Cymon, prenez ce bouquet, en le portant songez à moi. (*à part.*) S'il ne lui inspire pas de l'amour, il servira du moins à me rappeller à son souvenir. (*haut.*) Allez, Cymon, prenez votre linotte, & soyez plus heureux ailleurs que chez moi?

CYMON, *d'un air joyeux.*

Me voilà donc sorti d'esclavage, je n'aurai plus à bouder.

URGANDE, *à part.*

Sa joie me désespere.... mais cachons-lui mon chagrin. (*Elle sort.*)

FATIME.

Allons ouvrir la porte aux prisonniers.

(*Elle sort.*)

CYMON.

Et moi je vais chercher mon oiseau, & nous partirons ensemble.

ARIETTE.

« Ah! liberté, liberté! chère & douce liberté! rien n'égale
» vos attraits. Délivrez de notre esclavage; ma linotte & moi
» sommes heureux; ensemble nous prenons notre vol.

» Chère & douce liberté! rien n'égale vos attraits.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théatre représente une Campagne.

SCENE PREMIERE.

DEUX BERGERES.

Premiere BERGERE.

QUOI! le perfide m'aura délaissée, & un autre recevra ses vœux en ma présence ! Non, je ne puis supporter cet outrage.

Seconde BERGERE.

Je t'avouerai, ma sœur, que si mon Berger manquoit à sa foi, j'en serois désespéré, & comme toi très-disposée à m'en venger. Mais enfin que feras-tu?

Premiere BERGERE.

Je ne sais trop, je sens seulement que je ne pourrai supporter un pareil affront. Ah ! si j'avois le pouvoir de notre enchanteresse, comme je prendrois plaisir à les tourmenter.

Seconde BERGERE.

Oui; mais l'on prétend que son pouvoir ne s'étend pas sur l'amour; ignore-tu que malgré son art

& son esprit elle aime éperduement un imbécile, & qu'elle a fait en vain tous ses efforts pous toucher son cœur.

Premiere BERGERE.

N'importe! si je ne pouvois me faire aimer, je pourrois du moins troubler leur bonheur, & ce plaisir a bien des charmes.

Seconde BERGERE.

Cependant il faut rendre justice à celle qui cause nos malheurs, elle ne cherche point l'hommage de nos Bergers, peut-elle empêcher qu'on ne l'aime?

Premiere BERGERE.

Je ne sais; mais je ne puis m'empêcher de la haïr. Les bonnes qualités de Silvie ne peuvent l'excuser à mes yeux; & lorsque je vois tous les Bergers s'empresser auprès d'elle, croirois-je qu'elle ne fait rien pour les attirer.

Seconde BERGERE, *d'un air affecté.*

Mais enfin il seroit injuste de haïr une jeune personne dont la beauté attire tous les cœurs, & dont le mérite les enchaîne.

Premiere BERGERE.

Cesse d'insulter à ma douleur! parce que tu crois ton Berger constant, tu te ris de mes maux, mais ne te flatte pas d'être plus heureuse; ton *Damon* n'est pas plus fidèle que *Dorilas*, & je ne puis souffrir ton aveugle confiance.

Seconde BERGERE.

Calmes-toi, ma sœur .... tu n'es pas avec Silvie, mais si pour te plaire il la faut haïr, je suis prête à te satisfaire; c'est la plus insuportable créature du monde, & je voudrois la savoir bien loin d'ici.

Premiere BERGERE.

Oui, on devroit la chasser; on ignore qui elle est, & d'où elle vient, un inconnu la laissa chez la vieille *Dorcas ;* comment, & pourquoi? c'est un mystère. Mais! je le découvrirai.

Seconde BERGERE.

Croyez - vous que vos disputes avec elle ramennent votre perfide!

Premiere BERGERE.

Je ne m'en flattes pas; mais lorsque le cœur est accablé de douleurs, le plus prompt & le plus naturel soulagement est de parler de sa peine .... Si tu me refuse cette triste consolation, je te quitte.



SCENE II.

Les précédens, LINCO, *avec un tambour de basque.*

LINCO, *dans le fond du Théatre, chante.*

LA gaieté écarte les ennuis.

Seconde BERGERE.

Voici le joyeux Linco qui n'a jamais connu ni chagrins, ni soucis. Si tu veux lui permettre de s'égaïer sur tes peines, peut-être apprendras-tu par lui, quelque nouvelle de ton Berger ?

LINCO, *approche en chantant.*

Eh, quoi ! vous voilà, mes belles, je défiois l'amour en ce moment, & c'est sans doute pour me tenter qu'il vous place sur mon passage; mais je suis toujours au-dessus ou au-dessous de la tentation; je me baisse, & les flèches du petit frippon passent sans me blesser.

ARIETTE.

« Les noirs soucis n'approchent pas de l'homme joyeux
» dont le cœur est en liberté; ses joues rondes & vermeilles
» ressemblent à la cerise ».

Premiere BERGERE.

Comment ! toujours le même ?

LINCO.

Toujours, mon enfant; ne voulez-vous pas que, comme vous, je me promene d'un air triste, les bras croisés comme cela... & que soupirant sans cesse je me traîne d'un pas lent le long des ruisseaux? Fi, fi, mes chers amours! jeunes & belles comme vous êtes, vous poursuivez sans cesse quelque nouvel objet, tandis que vous en pourriez captiver mille qui vous suivroient comme.... comme.... je vous ferai une autre fois la comparaison.

Seconde BERGERE.

Pourquoi pas à présent, mon cher Linco?

LINCO.

Vous le saurez un jour, ou bien je vous dirai maintenant à qui vous ne ressemblez pas.... Vous n'êtes pas comme la jeune Silvie.... elle est froide & réservée, elle fuit les amoureux, & cependant on en voit toujours une demi-douzaine qui suivent ses traces; pour vous, au contraire, vous courez après eux, & vous êtes toujours seules... Quelle différence, hélas!... l'une est de glace, les autres sont de feu.

Seconde BERGERE.

Mais, Linco, je ne me plains pas, je suis fort heureuse.

LINCO.

Ho! dame, j'en suis fâché.

Seconde BERGERE.

Comment, fâché de mon bonheur?

LINCO.

Non, non, très-aise.

Premiere BERGERE.

Quoi! de mon malheur?

LINCO.

Non, non, vous dis-je, très-aise pour l'une, & très-fâché pour l'autre.

Premiere BERGERE.

Soyez mon ami, Linco, & je vous confierai ma foiblesse.

LINCO.

Épargnez-vous cette peine, on la devine assez, mais je vais vous donner un remede qui ne vous coûtera ni salaire, ni récompense. Est-ce de l'amitié cela?

Premiere BERGERE.

De grace, Linco, sois un peu sensé?

LINCO.

Le ciel m'en préserve! Si jamais je perds ma gaieté, tout est dit pour moi; adieu, mes roses, je n'aurai plus que vos lys.

Seconde BERGERE.

Finis tes mauvaises plaisanteries, & donnes-nous ta recette.

ARIETTE, chantée par Linco.

« Je chante & je ris ; je suis libre & content, je brave l'a-
» mour & ses flèches; c'est pourquoi, fa, la, la ! la, la, la,
» la, la ? Jamais elles ne me blessent ; mon cœur est si dur,
» ou l'amour si mal-adroit, que ce Dieu me manque tou-
» jours; car avec le fa, la, la, & le ah, ah, ah ! je défie son
» pouvoir. Ah! ne vous livrez jamais à la tristesse, vous qui
» habitez ces verds bocages, sachez comme moi, par une
» gaicté charmante, braver les traits du petit Dieu ; c'est
» avec le fa, la, la, qu'on triomphe de tout.

Premiere BERGERE.

Cela ne m'est pas possible.

LINCO.

En ce cas, tant pis pour vous.

Premiere BERGERE.

Ne pouvant guérir mon amour, je veux le venger.

LINCO.

Comment le vengerez-vous ?

Premiere BERGERE.

J'arracherai les yeux de Silvie.

LINCO.

Sont-ce-là vos moyens? Ce ne sera qu'une fête pour vos ongles, & vous ne préviendrez pas le mal pour l'avenir !

Seconde BERGERE.

Comment, Linco, pouvez-vous rire du chagrin de ma sœur?

LINCO.

Il faut bien que je rie de quelque chose. Aimez-vous mieux que je rie de vous ?

Seconde BERGERE.

Je suis heureuse, moi.

LINCO.

Silvie peut donc, tout à son aise, écouter votre Berger ?

Seconde BERGERE.

Mon Berger ! que voulez-vous dire ?

Premiere BERGERE, *avec empressement.*

Son Berger ! ah ! parlez, Linco ! expliquez-vous...

LINCO.

Ce n'est point un mystère, sans doute ; j'ai rencontré Damon avec Silvie.

Seconde BERGERE.

Mon cher Damon !

LINCO.

Votre cher Damon, & le cher Damon de Silvie si elle daigne l'accepter.

Seconde BERGERE.

C'est ce qu'il faudra voir...... L'infâme !.... Allons, ma sœur, je suivrai vos traces..... je lui apprendrai...... oui..... si notre vieux Gouverneur continue de me lorgner avec ses yeux de chèvre, je.... je la ferai chasser de l'Arcadie.

Premiere

Premiere Bergere.

Voilà du moins une consolation, ha, ha, ha !

Seconde Bergere.

Riez à votre aise, ma sœur.... Mais peut-être Linco s'est-il trompé; peut-être c'est votre Dorilas qu'il a vu avec elle.

Linco.

Et votre *Damon*, & *Stephon*, & *Colin*, & *Egon*, & *Coridon*, & tous les foux de la paroisse, excepté moi, qui ne m'amuse qu'à ma chanson, fa, la, la, la, &c. &c.

Premiere Bergere.

Je ne puis soutenir davantage son insultante gaieté. (*Elle sort*).

Seconde Bergere.

Quel plaisir d'avoir un compagnon d'infortune ! (*Elle sort.*)

Linco.

Ha, ha, ha ! ces pauvres filles sont folles....

Ariette.

« L'amour les met toutes en mouvement; vous avez beau » leur parler raison, elles ne peuvent calmer leurs sens, pas » plus que les vents & l'onde ». (*Il sort*).



SCENE III.

Le Théatre repréſente un hameau ; Sylvie est couchée sur un banc de gazon.

MERLIN, SILVIE.

MERLIN.

GRACES à mon art! j'ai conduit en ces lieux cette jeune Bergere qui fixera les regards de Cymon : ses charmes dissiperont les vapeurs qui obscurcissent son esprit ; ils le rendront doux & sensible ; l'indifférente Sylvie va s'attendrir à son tour ; elle rendra soupir pour soupir , & amour pour amour. Cette baguette magique (*il touche de sa baguette un panier de fleurs*,) donnera à ces fleurs la puissance d'accroître la beauté , & de fixer l'inconstance ; un charme vainqueur confondra l'art de l'infidèlle Urgande , & la guérison du Jeune Cymon fera son supplice. (*Il sort*).



SCENE IV.

CYMON, *il porte une cage où est la linotte.*

PARTEZ, aimable captif, & soyez libre. (*L'oiseau s'envole*). Ah! .... je devine où vous allez, je souhaite que vous soyez heureux.... Quel charmant séjour! ces collines, ces prairies, ces rochers, ces arbres, ces ruisseaux, ce soleil, ces oiseaux: ah! dieux! il me semble que je n'ai jamais rien vu de semblable. (*Il siffle en regardant de tous côtés; dès qu'il apperçoit Silvie, il s'arrête, & d'un air niais & étonné, cesse par degrés de siffler*). Ho! ho! qu'est-ce que ceci? .... C'est sans doute quelque chose qui est tombé du ciel? .... Et cependant cela ressemble à une femme...... Est-ce un être vivant? (*Silvie soupire.*) Il ne peut être mort, car ses joues sont fraîches comme des roses.... j'apperçois même un mouvement auprès du cœur.... je le crains, & cependant je ne puis le quitter.... Je commence à sentir (*mettant la main sur son cœur*) quelque chose d'extraordinaire, je ne sais ce que j'ai.... je voudrois qu'il s'éveillât.... que je visse ses yeux...., s'il étoit bon & qu'il me sourît, je serois bien aise de jouer avec lui.... Ha, ha! je sens maintenant dans mon cœur quelque chose dont on m'a parlé souvent; .... cela me paroît bien étrange, & cependant cela me fait plaisir.

ARIETTE.

« Ma surprise est extrême ; je veux le contempler & l'ad-
» mirer sans cesse. Avançons ...... (*en avançant.*) Mais je
» crains .... (*en se retirant.*) Ah ! que dois - je faire ? je ne
» puis le fuir , & n'ose l'éveiller. Le toucherai - je? .....
» non, non , non ».

Que je suis aise d'être venu dans ces lieux? Jamais je n'ai ressenti tant de plaisir .... peut-être seroit-il fâché contre moi.... mais je ne puis m'éloigner .... j'aimerois mieux sa colère qu'un sourire d'Urgande. Arrêtons - nous ..... (*Silvie s'éveille*). Ah! le joli pied. ... (*Il se retire*).

SILVIE *se leve.*

ARIETTE.

« Charmant sommeil, trompes un moment mes sens ; en-
» velopes-moi de tes aîles légères ; que les noirs soucis enchaî-
» nés par ta puissance cessent de troubler mon repos ; comme
» une pauvre tourterelle toujours errante, arrachée dès mon
» enfance des lieux qui m'ont vu naître, chaque oiseau que
» je rencontre est pour moi un oiseau de proye ».

Hélas! il n'y a point de repos pour les infortunés.

(*Silvie apperçoit Cymon, & s'émeut ; pendant qu'elle l'examine attentivement, il se retire quelque pas en la saluant*).

SILVIE, *d'un air confus.*

Qui êtes - vous ?

CYMON, *en hésitant & saluant.*

C'est... & mais ..... c'est moi.

SILVIE.

Quel est votre nom?

CYMON.

Cymon.

SILVIE.

Que me voulez-vous, jeune homme?

CYMON.

Rien, adorable personne.

SILVIE.

Mais, que faites-vous-là?

CYMON.

Je vous admire.

SILVIE, *à part.*

Qu'il est beau!

CYMON, *à part, en reculant.*

Les charmans yeux!

SILVIE.

Ne craignez rien, mon dessein n'est pas de vous offenser.

CYMON.

Ce n'est pas le mien non plus, laissez-moi vous regarder; dites-moi, divine inconnue, êtes-vous Fée?

SILVIE.

Non, en vérité, je ne suis qu'une simple Bergere.

CYMON.

Je ne puis le croire.... car vous m'avez enchanté.

SILVIE.

Enchanté? Si j'en avois le pouvoir, je n'en aurois pas la volonté.

CYMON.

Ho! je me soumettrai volontiers à toutes vos volontés?

SILVIE, *en soupirant.*

Parlez-vous sincerement?

CYMON, *en soupirant.*

Je vous le jure.

SILVIE.

Pourquoi me regardez-vous si attentivement?

CYMON.

Et vous, pourquoi me regardez-vous?

SILVIE, *en soupirant.*

Je n'en sais rien.

CYMON, *en soupirant.*

Ni moi..... mais je voudrois que vous puissiez me parler, me regarder tout comme fait Urgande?

SILVIE.

Quoi! vous la connoissez, lui appartenez-vous?

CYMON.

J'aimerois bien mieux être à vous, je n'aurois pas cherché à vous quitter.

SILVIE.

Urgande vous aime-t-elle?

CYMON.

Elle le dit.

SILVIE.

Hélas, j'en suis fâchée!

CYMON.

Pourquoi, je vous prie?

SILVIE.

Je ne veux plus vous voir, & voudrois ne vous avoir jamais vu.

CYMON.

Si vos sentimens étoient conformes aux miens, toutes les Fées réunies ne nous empêcheroient pas de nous voir.

SILVIE.

Répondez-moi? aimez-vous Urgande?

CIMON.

Et vous, quelqu'un seroit-il assez heureux pour vous plaire?

SILVIE.

Jusqu'à ce moment j'avois ignoré l'amour.

CYMON.

Et moi jusqu'à ce jour, je n'en connoissois pas le nom.... mais qui vous en a instruit?

SILVIE.

Et vous?

CYMON, *d'un air confus.*

Mais..... vous.

SILVIE, *en rougissant.*

Et... c'est aussi vous qui me l'avez appris.

CYMON.

Si nous étions sans cesse ensemble, l'on ne m'appelleroit plus l'imbécile Cymon.

SILVIE.

Et moi je ne serois plus l'insensible Silvie.

CYMON, *avec transport.*

Silvie; ah! le joli nom: je voudrois le prononcer sans cesse.

SILVIE, *en soupiraut.*

Je n'oublierai jamais celui de Cymon... quand même Cymon m'oublieroit.

CYMON, *tombant à ses genoux, & lui baisant les mains.*

Vous oublier! Ah, aimable Silvie! non, jamais.... jamais je ne pourrai vous oublier.

SILVIE.

Si l'on nous voit, on nous séparera! Ah! laissez-moi, je vous en prie...... si l'on vient, nous sommes perdus.... il faut vous fuir...... je suis toute hors de moi.

CYMON.

Quand vous reverrai-je? Sera-ce dans un instant?

SILVIE.

Un instant! c'est trop-tôt... non, non, c'est... mais.... mais.... dans une heure.

CYMON.

Dans quel lieu, ma chere Silvie?

SILVIE.

Où vous voudrez.

CYMON.

Eh bien! dans le bocage, le long de la rivière.

SILVIE, *lui donne le bouquet enchanté par Merlin.*

Que ce bouquet vous rappelle votre promesse; hélas! que n'ais-je une couronne? je vous l'offrirois, ou plutôt je voudrois la partager avec vous.

CYMON.

Quel bonheur! prenez aussi le mien, il n'a d'autre prix à mes yeux, que celui que vous lui donnerez en l'acceptant. (*Il lui donne le bouquet d'Urgande*).

DUETTO.

SILVIE. Ah! reçois ce bouquet, aimable Bergere!

CYMON. Et toi, chere Silvie, daigne accepter le mien!

SILVIE. Que ton cœur ne ressemble point à ces fleurs.

CYMON. Que ton cœur ressemble au mien s'il se peut.

TOUS La fleur à peine éclose, change aussi-tôt, & sa fraîcheur ne dure qu'un moment; mais notre ardeur mutuelle ne changera jamais!

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théatre représente le Palais d'Urgande.

SCENE PREMIERE.

URGANDE, FATIME.

URGANDE.

QUOI, Fatime ! il n'est pas encore de retour.

FATIME.

Lorsque la faim le pressera, il reviendra bien vîte.

URGANDE.

En vérité, Fatime, l'indifférence de Cymon m'étonne & me désespere ; j'ai épuisé mon art pour vaincre sa froideur, j'ai bravé mille dangers pour attendrir son ame, & lorsque son ingratitude devroit me guérir de ma foiblesse, je sens que je l'aime plus que jamais. Hélas ! je suis bien malheureuse !

FATIME.

Si cela est, tous mes conseils sont inutiles..... mais au lieu d'employer si mal mon temps, & vous, Madame, de consumer le vôtre en vains regrets, ne vaudroit-il pas mieux..... mais je m'apperçois

que vous ne m'écoutez pas, je me tais... dans la crainte de vous déplaire.

UUGANDE.

Que puis-je faire dans l'état où je suis?

FATIME.

Ce qu'exigent & votre esprit & vos charmes.

URGANDE.

Expliquez-vous?

FATIME.

Pour mettre votre honneur & ma langue en sûreté, (car Merlin triomphera de vous quelque jour) épousez-le tout-à-l'heure.... je sens que ce conseil n'est pas trop de votre goût, mais..... du moins il est prudent.... je cacherai votre jeune amant pendant les premiers mois de votre mariage, & s'il est capable de sentir quelque chose, je l'enflamerai pour vous; alors si votre époux devient inconstant, (ce qui ne manquera pas d'arriver) je chercherai à lui plaire, & vous donnerai le jeune homme en échange. Vous conviendrez, Madame, que ce stratagême est assez bien imaginé.

URGANDE.

Vos plaisanteries m'ennuient... je ne puis.... mais j'apperçois Cymon, il paroît bien content... Vois, Fatime; vois, que je suis heureuse! comme il baise, comme il caresse mon bouquet. Ah! ces fleurs ont

produit leur effet ; rendons - nous invisible, je jouirai mieux de mon bonheur.

(Urgande fait un mouvement de baguette, & se retire avec Fatime dans un coin de la scène).

SCENE II.

CYMON, *en baisant son bouquet.*

AH! mon bouquet, mon joli bouquet! le plaisir de vous voir, de vous sentir, de vous caresser *(en l'embrassant)* embelit à mes yeux Urgande & ses jardins.

FATIME.

Que dit-il, Madame?

URGANDE.

Paix, paix! il s'enflamme.... ah! quel heureux changement!

CYMON.

Avec ce trésor, je ne désire plus rien, tout l'univers est pour moi dans ce bouquet; il développe les facultés de mon esprit & de mon cœur .... je ne sais ce que j'éprouve.... mais il semble que mille idées enchanteresses, mille sentimens délicieux se

réunissent au dedans de moi-même, & s'empressent comme un essain d'abeilles, pour savourer le parfum de ces fleurs. Ah ! le charmant bouquet! & plus charmante encore celle de qui je le tiens.

URGANDE.

Plus charmante encore celle de qui il tient ce bouquet : l'entendez-vous, Fatime ? Quelle douce éloquence ! Voilà donc ce changement que j'ai tant désiré ? Ah ! ....

FATIME.

Je n'en reviens pas, Madame, est-ce un rêve ? Mais, mais ! Madame, est-ce bien-là votre bouquet?

URGANDE.

Quoi ! vous en doutez ?

FATIME.

Pardonnez ! mais j'ai la vue un peu basse.

CYMON.

Ces fleurs me rappellent sa beauté..... celle ci ressemble à la couleur de ses cheveux, celle-là ressemble à son teint ; voilà l'incarnat de ses joues ; voici l'éclat de ses yeux ; cette rose imite le corail de ses lèvres.... & ces boutons .... ah! l'excès du plaisir me fera perdre l'esprit.

FATIME.

Ce seroit bien dommage ; il y a si peu de temps qu'il l'a trouvé.

URGANDE.

Jamais ma puissance & ma beauté ne me donnèrent tant d'orgeueil.

CYMON.

Où le cacherai-je ? Pendant le jour je le garderai dans mon sein, & la nuit je le coucherai auprès de moi.... Je lui parlerai.... je lui répéterai sans cesse que je l'aime; je le couvrirai de mille & mille baisers, & je m'endormirai auprès de lui....

ARIETTE.

« Quel charme renferme ce don précieux; jamais je ne m'en » séparerai. Cher bouquet, je retrouve en toi tout ce que » j'aime, je veux te caresser, te baiser en soupirant, & te » presser sans cesse contre mon sein ».

(*Urgande & Fatime avancent ; Cymon, surpris de voir Urgande, cache son bouquet dans son sein, avec un air embarrassé*).

URGANDE, *se rend visible & approche, en souriant.*

Qu'est-ce donc que tu veux baiser & presser sans cesse contre ton sein ?

CYMON.

Rien ; c'est la fin d'une vieille chanson qui dit : (*Il chante*).

« Je veux te caresser, te baiser & te presser » ; voilà tout....

FATIME.

Voilà sur ma parole, un jeune homme qui promet beaucoup; il a fait en peu de temps bien des progrès dans l'art du chant. (*bas à Urgande*). Qu'en pensez-vous, Madame?

URGANDE, *bas à Fatime.*

Je pense que sa timidité résiste à son penchant. (*haut.*) A qui parlois-tu, mon cher Cymon?

CYMON.

A moi-même; vous voyez bien que je suis seul.

URGANDE.

D'accord.... mais il me sembloit que tu avois.... ne rougis pas de ce qui doit t'enorgueillir.... Tu as caché quelque chose dans ton sein;... là près de ton cœur!

CYMON.

Cela est vrai.

URGANDE, *en souriant.*

Dis-moi ce que c'est, Cymon?

FATIME, *à part.*

Sa pudeur chancelle, bien-tôt il est à nous.

CYMON.

C'est un bouquet.

URGANDE.

N'est-ce pas le mien; voyons?

CYMON.

CYMON.

Quoi! vous donnez une chose pour la reprendre.

URGANDE.

Non; je ne veux pas t'en priver.

CYMON.

Et moi, je ne vous le donnerois pas pour tout au monde.

FATIME, *bas à Urgande.*

Insistez, Madame.... & pour cause.

URGANDE.

Je veux absolument le voir... ne me réplique pas; si tu aimes, comme tu aimois tout-à-l'heure, tu dois m'obéir.

CYMON.

Et voilà justement la cause de mon refus.

URGADE.

N'abusez pas de ma patience, je veux le voir, ou je t'enferme pour jamais dans une affreuse prison?

CYMON.

Quel bruit pour une bagatelle? Là êtes-vous contente! (*Il montre le bouquet de loin; Urgande & Fatime se regardent avec surprise*).

FATIME.

Hé bien, Madame! avois-je raison?

URGANDE.

Ah! Fatime, que je suis malheureuse!

CYMON.

L'avez-vous assez vu?

URGANDE.

Mais, Cymon, ce n'est pas-là mon bouquet?

CYMON.

Non .... c'est le mien.

URGANDE.

Qui vous l'a donné?

CYMON.

Quelqu'un.

URGANDE.

Est-ce un homme ou une femme?

CYMON.

Ha, ha! je ne peux pas vous le dire.

FATIME, *à part.*

Il a fait des progrès! Comment, mais c'est un génie.

URGANDE, *à part.*

Feignons. (*haut.*) Écoutes, Cymon, ma curiosité n'est qu'une plaisanterie, en te donnant un bouquet je ne prétendois pas t'empêcher d'en disposer, tu pouvois même le jetter sans crainte.

CYMON.

Tout de bon?.... Ah! je ne l'ai pas jetté, mais

je l'ai troqué contre celui-ci; voyez! il est bien plus beau, ainsi vous ne devez pas en être fâchée.

URGANDE, *soupirant.*

Hélas!

FATIME.

Fâchée! Oh, point du tout; mais vous ne deviez pas préférer celui d'une misérable Bergere à....!

CYMON.

Ménagez-là, je vous prie, elle est bien plus jolie que vous.

FATIME, *en le contrefaisant.*

Il vous sied bien d'en décider; savez-vous seulement distinguer un homme d'une femme?

URGANDE.

Ne l'écoute pas, Cymon.... je te permets de suivre ton goût.... je t'ai conduit ici pour te rendre heureux, & tu peux t'y livrer sans crainte à tous tes plaisirs....

CYMON.

Quel bonheur! Ah, Madame! vos bontés me donnent une nouvelle existence, je ne puis exprimer l'excès de ma joie.... Il est donc vrai? Je pourrai désormais me livrer à mon amour.... Ah! ma chere Urgande! ma reconnoissance n'aura point de bornes. (*Il sort en chantant:*) *Je veux soupirer, &c. &c. &c.*

SCÈNE III.

URGANDE, FATIME.

FATIME.

JE vous admire, Madame, vous êtes un vrai philosophe.

URGANDE.

Un philosophe femelle, Fatime; je cache sous cette fausse tranquillité, les tourmens de la plus affreuse jalousie; c'est sous le voile de cette apparente bonté que je découvrirai l'objet de ses transports.... & de mon malheur.... Quand je tiendrai ce secret important, tu verras, Fatime, si je suis femme ou philosophe.

FATIME.

Je gage que vous serez femme sur ce point.

URGANDE.

Qu'il jouisse de sa liberté? mais je veux qu'on l'observe, & je te charge de ce soin; va, ma chere Fatime..... cours..... point de réplique... pars?

FATIME, *en s'en allant.*

La commission n'est pas très-amusante.... mais il faut obéir.

SCENE IV.

URGANDE, *seule.*

QUE je connoisse ma rivalle, je la rendrai la plus malheureuse de toutes les femmes.... hélas.... elle le sera moins que moi.

ARIETTE.

« Loin de moi vain espoir, timide crainte, ma gloire & » mon orgueil réveillez-vous. Eclate noire jalousie, & que » la vengeance te prête son secours.

» Toi qui méprises mes charmes, tu sentiras tout mon pou- » voir, que la vengeance succède à l'amour méprisé : la ven- » geance !... Mais hélas! mon cœur rébèlle combat encore » en faveur de l'amour.

» Oui, mon cœur palpite, il craint encore, & mes larmes » éteignent le feu de ma colère.

(*Elle sort.*)



SCENE V.

Le Théatre représente la Cabane de DORCAS.

SILVIE *est à la porte, tenant le bouquet que lui a donné Cymon.*

ARIETTE.

« Les fleurs qui composent ce bouquet se réunissent comme » nos cœurs. Rien ne peut rompre le lien qui les assemble. » Quelle beauté! quelle variété dans leur ensemble. Leur mé- » lange fait naître un plaisir que rien n'empoisonne. Comme » la rose y brille sans épines, ainsi dans nos cœurs l'amour » est exempt de toute peine «.

Plus je regarde ce bouquet, & plus l'image de Cymon y semble gravée. Depuis l'instant où je l'ai vu, je sens un trouble qui m'agite. Je ne sais plus où je vais..., ni à qui je parle... je regarde sans fixer aucun objet. Hélas! mon cœur est partagé entre la crainte de le perdre, & l'espoir de le posséder toujours.

ARIETTE.

« Ah! pourquoi s'affliger quand on a pris l'innocence pour » guide. Que le sourire du plaisir annonce mon bonheur! L'a- » mour élève mon ame, il semble qu'elle plane dans les airs. » Ah! c'est le ciel sans doute, qui veut adoucir mes malheurs.

» Toutes les Bergeres m'accablent de leur haine; tous les » Bergers m'importunent de leur amour; mais cessons de nous » plaindre & de nous désespérer, car c'est le ciel sans doute » qui veut adoucir mes malheurs.

SCENE VI.

SILVIE, LINCO, *il entre pendant la fin de l'ariette.*

LINCO.

SI vous étiez aussi foible que vous êtes vertueuſe, cette voix corromperoit la justice, à moins qu'elle ne fût aussi sourde qu'elle est aveugle.

SILVIE.

J'espere, Linco, que vous ne m'avez pas entendue?

LINCO.

Je vous ai écouté avec plaisir, quoique je vienne a vous comme *député* d'un *député Gouverneur;* j'ai ordre de vous conduire à son tribunal. Une certaine Bergere se plaint de vous.... mais ne craignez rien; je vous seconderai aux risques de perdre ma place; convenez, ma chère Silvie, qu'on ne trouve guères d'amis comme moi.

SILVIE.

Qu'ai-je fait aux Bergeres pour me persécuter!

LINCO.

Oubliez-vous que vous êtes belle?....

SILVIE.

Protégée par vous, Linco, je marcherai sans crainte; allons confondre mes ennemis. (*Au moment qu'ils s'en vont, Dorcas les appelle*).

SCENE VII.

DORCAS, SILVIE, LINCO.

DORCAS, *à Silvie.*

OU vas-tu, mon enfant? Avec qui es-tu-là?

LINCO.

Nous allons être arrêtés par cette bonne vieille qui veut tout savoir, & qui n'entend rien.

DORCAS, *en s'avançant sur la scène.*

Je veux voir avec qui tu es?

LINCO, *lui criant à l'oreille.*

C'est moi, bonne femme, c'est votre parent Linco.

DORCAS.

Ho! c'est vous, c'est l'honnête Linco. (*Elle lui prend la main.*) Hé bien! que voulez-vous de Silvie?

LINCO, *parlant toujours fort haut.*

Le Gouverneur désire de lui parler, c'est une petite visite d'amitié, & voilà tout.

DORCAS.

Pourquoi? à quel propos? Racontez-moi tout cela? Nous n'avons rien à faire avec lui... depuis un certain temps il est toujours occupé avec quelques-unes de nos Bergeres; il est bien curieux M. le Gouverneur, en vérité voilà qui est beau.... Ah!... ce n'étoit pas de même dans mon jeune temps..... S'il a besoin d'interroger quelqu'un, que ne m'interroge-t-il, moi? Malgré toute sa curiosité, je lui répondrai comme il faut.

LINCO.

Comme votre parent, je vous réponds de Silvie.

DORCAS.

Ho! vous êtes la perle de votre sexe, Linco; mais sur l'article des femmes, le meilleur homme ne vaut rien:.... j'ai eu bien des difficultés, moi, & cela dans un temps encore meilleur que celui-ci: mais pourquoi ne vous accompagnerois-je pas?

LINCO.

Nous serons de retour avant que vous puissiez vous mettre en marche.

SILVIE.

Ne craignez rien, ma bonne mere, mon innocence & les vertus de Linco, voilà mes guides.

DORCAS.

Hé ! quoi?

LINCO.

Elle dit que vous pouvez me confier son innocence.

DORCAS.

Fort bien, fort bien, à la bonne heure, tu es une aimable enfant, ma chere Silvie; je t'aime plus que je n'aimai ma propre fille. (*elle l'embrasse.*) Le jour où celui qui t'a confiée à mes soins viendra te reprendre, sera pour moi un jour de douleur.... Mais, mais, que je ne te retienne pas davantage, vas avec l'honnête Linco, en attendant je vais préparer ton dîné, & ce bon parent le partagera avec nous.

LINCO.

Nous serons de retour avant que le couvert soit mis.

(*Linco sort avec Silvie.*)



SCENE VIII.

DORCAS, *seule.*

QUE le ciel conserve la meilleure, la plus aimable de toutes les filles .... la consolation de mes vieux jours. Je ne désire qu'une chose, c'est de savoir qui elle est, & quel hasard l'a conduit chez moi. Que ne puis-je la voir aussi heureuse que je la suis par elle....... Mais que lui veut le gouvernement? Je suis fâchée de ne l'avoir pas accompagnée, je lui aurois parlé, moi; jamais de mon jeune temps on ne voyoit cela, & jamais on ne s'est autant occupé de moi!

ARIETTE.

« Dans mon jeune temps (je suis un peu vieille à présent)
» les hommes étoient francs & sinceres; aujourd'hui ce n'est
» plus de même; ils sont faux, ils sont téméraires. Que le
» sort d'une pauvre femme est à plaindre! Car les hommes
» sont en vérité si hardis, si entreprenans, qu'il me faut trem-
» bler à soixante-douze ans.

» Quand j'étois belle (à présent je suis passable) on ne
» donnoit point son cœur en vain; mille passions diverses n'a-
» gitoient point nos ames, & la constance présidoit à tous
» leurs mouvemens.

» Que le sort d'une pauvre femme, &c. &c. &c.

SCENE IX.

(*Le Théatre représente l'Hôtel du Gouverneur.*)

DORUS, *suivi de la 2e.* BERGERE.

DORUS.

AVANCEZ, la jeune fille..... à présent que nous voilà seuls, j'entendrai bien mieux vos plaintes, & j'y porterai de prompts secours; comptez sur moi, vous serez satisfaite.... Savez-vous, ma belle, que vous me plaisez beaucoup, & que nécessairement la faveur s'ensuivra.

Seconde BERGERE.

Les expressions me manquent pour vous répondre dignement.

DORUS.

Vous n'en avez pas besoin, mon enfant, un sourire seulement, un sourire...., & ordonnez, vous obtiendrez tout de.... Mais que vois-je, mon ange? vos mains sont aussi blanches que la neige....permettez-moi de les baiser.

Seconde BERGERE, *en faisant la révérence.*

Ah! Monseigneur?

DORUS.

Vous m'enchantez, je n'ai rien à vous refuser. Que je les baise encore une fois.... Ah! c'est un restau-

rant pour mon cœur..... (*en lui baisant plusieurs fois les mains.*) Hé bien! que ferons-nous de cette Silvie? Quoi! cette impertinente étrangère a osé vous déplaire? Ho! je l'enverrai si loin, qu'elle ne pourra plus vous offenser. C'est une petite coquette. (*il lui baise les mains.*) Oui.... c'est..... une..... Hō! dès aujourd'hui elle partira.

Second BERGERE, *en souriant.*

Vous êtes trop bon.

DORUS.

Non, mon enfant, non; rien n'est trop bon pour vous. Ne vous inquiétez plus, je vais la chasser dans l'instant... oui, elle partira, vous dis-je....; j'ai dépêché mon député Linco chez cette vieille Dorcas qui l'a logée chez elle sans mon aveu...! comptez que demain Silvie sera loin de l'Arcadie, Daignez m'accorder un sourire, ma chere; regardez-moi d'un air tendre?.....

Seconde BERGERE.

Je voudrois être aussi belle que Silvie, je pourrois vous sourire peut-être avec plus d'avantage.

DORUS.

J'apprendrai à cette petite vagabonne à vous respecter: tant que je serai Gouverneur, toutes ses minauderies n'auront aucun pouvoir sur moi. Elle partira demain, ma chere.... Cette main... (*il lui baise plusieurs fois la main.*) cette main d'albatre a signé son arrêt.

SCENE X.

DORUS, 2e. BERGERE, LINCO.

LINCO.

JE viens..... Ah! Monseigneur, point de subornation! point de corruption (1)!

DORUS.

Vous êtes trop familier avec vos supérieurs, Linco; où avez-vous appris à leur manquer de respect?

LINCO.

D'une vieille chanson, Monseigneur, c'est-là que je prends mes leçons.... La voici.

ARIETTE.

« Le Juge qui sourit à la beauté, trahit la sainteté de ses de-
» voirs, & la vue de deux beaux yeux fait pencher sa balance.

» Les passions alterent sa raison; l'amour se glisse dans ses
» veines, & souvent auprès d'un joli minois, le Juge galant
» oublie qu'il doit être aveugle dans ses jugemens ».

(1) Allusion au formulaire, observé dans l'élection des membres du Parlement. Il est expressément défendu d'user de promesse, ou d'aucun moyen, pour obtenir les suffrages des Electeurs. Chaque citoyen des bourgs & des villes, possédant 42 shellings en biens-fonds, ont une voix dans le choix d'un représentant au Parlement.

DORUS.

Cette chanson est aussi sotte que celui qui la chante.

Seconde BERGERE.

Linco ne m'aime pas; Silvie chante, & sans doute sa voix aura captivé son suffrage.

LINCO.

J'avoue que mes oreilles ont été flattées par la mélodie de sa voix, mais mon cœur n'est pas plus corrompu que votre vertu, ou la sagesse de Monseigneur. Ce n'est pas trop dire, j'espere?

DORUS.

Moins de babil, & plus de respect.... je ne vous reconnois plus, Linco.

LINCO.

En ce cas, la vue de Monseigneur s'affoiblit...; je suis toujours le même, le ciel me conserve ma gaieté. Je ris & chante sans cesse.... change qui voudra, je veux rester comme je suis; je me moque des follies que je ne puis corriger.... Ah! les temps sont bien changés.... mais ce n'est pas pour le mieux, (*montrant sa flûte & son tambour de basque;*) par bonheur, voici de quoi m'en consoler....

DORUS.

Faites-moi grace de vos mauvaises plaisanteries, je haïs la poésie, & déteste la musique.... Où est cette vagabonne? où est Silvie?

LINCO.

Elle attend vos ordres dans la salle d'audience.

DORUS.

Pourquoi ne m'en avez-vous pas plutôt averti?

LINCO.

Par discrétion; je croyois que l'entretien de deux femmes fatigueroit trop Monseigneur.

DORUS.

Je croyois! je croyois! vous ne devez pas croire, mais obéir. Vous avez raison de dire que les temps sont changés; un député ne doit pas se permettre des réflexions sur son supérieur.

LINCO.

Si l'on suivoit cette maxime, que deviendroit notre pauvre patrie (1)?

DORUS.

Tais-toi, & fais entrer la coupable.

LINCO, *en s'en allant.*

Elle sera ici dans un instant. (*Il sort.*)

Seconde BERGERE.

Je vous recommande mes intérêts, Monseigneur.

(1) L'on comprend aisément le sel de cette épigramme.

DORUS.

DORUS.

Mon cœur vous en répond ; allez m'attendre dans la salle d'audience ; regardez - moi tendrement, regardez - moi ma mie ? le glaive de la justice en deviendra plus tranchant.

(On apperçoit Linco qui conduit Silvie.)

Seconde BERGERE.

La voilà ! regardez comme elle affecte la modestie : .... Je vous laisse, & j'attends tout de votre bonté.... *(à part en se retirant.)* Je ne puis souffrir ces vilains yeux. Ah ! quel plaisir j'aurois à les arracher ! *(Elle sort.)*

SCENE XI.

DORUS, SILVIE, LINCO.

DORUS, *en regardant Silvie.*

HEM, hem ! l'on m'a dit, Mademoiselle... hem, hem !... que... *(à part..)* Elle ne me paroît pas aussi méchante qu'on le dit.

LINCO.

Prenez courage, aimable Silvie, la beauté & l'innocence adoucissent la sévérité de la justice.

SILVIE.

Ah, Linco ! la honte d'être accusée m'empêche même de me défendre.

DORUS.

Ne vous avois-je pas ordonné d'amener la vieille *Dorcas*, où est-elle ?

LINCO.

La bonne femme est si sourde, & Monseigneur a l'ouie si dure... j'ai pensé qu'avec la jeune, cela s'arrangeroit beaucoup mieux.

DORUS.

(*D'un air fâché.*) Quoi! encore? *vous imaginez ?* (*d'un air gracieux à Silvie.*) Jeune Bergere...... quoiqu'il en dise, croyez que j'entends à merveille... on m'a dit.... hem.... on m'a dit... (*à part.*) Sa modestie me plaît. (*haut.*) Quelle est la raison? Je dis... hem... que.... que l'on me.... (*à part en tournant la tête.*) Ma foi elle a de beaux traits....

LINCO.

Parlez, parlez donc, Silvie, & votre affaire s'arrangera.

DORUS.

Votre nom n'est-il pas Silvie?

LINCO.

Oui, Monseigneur.

DORUS.

Ce n'est pas à vous que je parle..... Quel est votre nom? Levez les yeux, & repondez - moi, ma fille. (*Silvie soupire, & fait la révérence.*) (*à part.*) Quelle douceur dans ses regards! (*haut.*) Quelle peut être la raison, Silvie .... que.... que.... hem... (*à part.*) En vérité je sens qu'elle me désarme.

LINCO, *bas à Silvie.*

Voici le moment de parler à Monseigneur....

DORUS, *à Linco.*

On parle haut aux prisonniers....

SILVIE, *très-alarmée.*

Ah, ciel! je suis donc en prison?

DORUS.

Non pas absolument, mais vous êtes accusée..... Hem... hem.... ma belle Demoiselle, on vous accuse, dis-je. (*à part.*) Ma foi je ne sais que lui dire.

SILVIE.

De quoi m'accuse-t-on, Monseigneur?

LINCO, *bas à Silvie.*

S'il nous traite de *Demoiselle*, il est à nous.

SILVIE.

Quel est mon crime?

LINCO.

D'être un peu trop jolie, & voilà tout.

DORUS.

Paix, vous dis-je.... si vous êtes innocente, pourquoi refusez-vous de me regarder? (*Silvie le regarde avec modestie.*) (*à part.*) Je ne puis y tenir.... ce regard bouleverse ma justice, ma colère, mes projets.... Ah je suis perdu! (*haut.*) Avancez-moi ce fauteuil, Linco?

LINCO.

Allons, Silvie; avant que Monseigneur prononce la sentence, chantez-lui une petite chanson.

DORUS.

Point de chanson, ses regards ont déja fait trop de ravages.

LINCO.

Seulement un couplet pour adoucir votre rigueur.

SILVIE *chante.*

« Si le Berger, oubliant son devoir, abandonne son trou-
» peau; bientôt le loup s'en saisit, & l'innocence devient sa
» proie.

» Hélas je suis un pauvre agneau, accablé de mille craintes;
» Bergers, gardez vos brebis, car le loup n'est pas loin ».

(*Elle se met à genoux.*)

DORUS.

Oui, je te garderai, & te conserverai comme mon petit agneau.... & je te jure qu'on ne t'insultera pas davantage.... Cette chanson est vraiment attendrissante ; levez-vous, ma Silvie. (*Il l'embrasse.*)

SCENE XII.

Les précédens, 2[e]. BERGERE, *Dorus & Silvie paroissent embarrassés.*

Seconde BERGERE.

APPAREMMENT Monseigneur prend congé d'elle avant de la chasser !

DORUS.

Quoi donc? quelle hardiesse ! Ignorez-vous qu'il n'est pas permis d'interrompre un Juge dans ses fonctions?

Seconde BERGERE.

Permettez-moi de vous dire deux mots ?

DORUS.

Je vous parlerai tout-à-l'heure.... dans l'instant j'irai vous trouver dans la salle d'audience.

Seconde BERGERE, *à part.*

Je me doutois de ce qui arrive.... mais je tâcherai de le ramener.

SCENE XIII.

DORUS, SILVIE, LINCO.

DORUS.

JE suis bien aise qu'elle nous laisse... renvoyez-la, Linco... je ne saurois la voir en ce moment.

LINCO.

Dois-je conduire Silvie en prison?

DORUS.

En prison! le ciel m'en préserve; consolez cette Bergere, Linco.... essuyez vos larmes, ma belle Silvie.... je viendrai vous retrouver.... c'est moi qui entendrai Dorcas.... moi qui vous protégerai.... moi qui ferai tout pour vous plaire. (*à part.*) En honneur elle m'a enchanté.... je suis dans une agitation.... (*haut.*) Je viendrai vous retrouver demain.... peut-être ce soir.... peut-être dans une demi-heure.... ayez-en bien soin, Linco.... (*à part.*) Elle m'a ensorcelé; si je la regarde plus long-temps, j'en perdrai la raison. (*haut.*) Ah! la douce, la charmante, la divine créature!

LINCO.

Réjouissez-vous ma chere Silvie, la justice a repris ses droits, les larmes de vos rivales vengeront vos malheurs.

ARIETTE.

« Chantons fa, la, la, cette heureuse victoire, soyons » joyeux, mais prudens, la douleur seule peut changer notre » ton, de la, la, la; en fa, la, la soyons joyeux, mais pru- » dens, dans ce jour de triomphe ».

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

Le Théatre représente un vieux Château.

SCENE PREMIERE.

URGANDE, *fort agitée.*

MALHEUREUSE ! infortunée Urgande ! pendant qu'à l'ombre d'une nuit, propice aux sortilèges, j'appelle à mon secours toutes les puissances infernales..... Rien ne peut calmer l'amour qui déchire mon cœur. Accourez, démons, commencez vos épouvantables sacrifices; & tandis qu'invisible aux yeux des mortels, vous exhalez dans l'air votre souffle empoisonné, répandez de toutes parts les maux qui font frémir la nature, mais laissez-moi la vengeance, elle doit servir mon désespoir.

CHŒUR, *sous terre.*

« Nous venons, nous accourons, & nous obéissons ».

(*Urgande fait un mouvement de baguette, & le Château disparoît.*)

Le Démon de la vengeance sort de l'enfer & chante :

« Tandis que plongez dans un doux sommeil, les mortels » perdent le souvenir de leurs peines; tandis que les Démons

» gémissent dans leurs demeures souterreines, Urgande nous
» rappelle du fond des abîmes. Paroissez, enfans de la dou-
» leur, occupez-vous à remplir l'horrible devoir qu'elle vous
» impose; arrachez aux mortels des plaintes & des soupirs,
» & que leurs tourmens égalent les nôtres.

CHŒUR, *sous terre.*

» Nous venons, nous accourons, & nous obéissons ».

(Les Démons paroissent, & après plusieurs cérémonies infernales, ils partent conduits par Urgande.)

SCENE II.

Le Théatre représente la Campagne.

LINCO, DAMON, DORILAS.

LINCO.

ALLONS, allons, causons un moment ensemble.... vous vous levez aussi matin que l'alouette.... Ne seroit-ce pas la jalousie qui vous éveille en ce moment?

DAMON.

Le Gouverneur nous a commandé, de la part d'Urgande, de conduire Cymon & Silvie dans son palais.

LINCO.

Et cet emploi ne vous déplaît pas sans doute? Fi, n'êtes-vous pas honteux.... je suis mieux instruit

que vous ne le croyez. Quoi! tous deux fiancés, vous aimez tous deux la jeune Silvie: & quoique rebutés, vous n'en êtes pas moins jaloux l'un & l'autre. Infidèlles! ne rougissez-vous pas de servir la calomnie, & de persécuter ainsi deux amans fortunés?

DAMON.

Si le Gouverneur vous entendoit.... vous traitez joliment vos supérieurs?

LINCO.

Si mes supérieurs ne valent pas mieux que vous, c'est leur faute, & non la mienne. Urgande, Dorus & vous, ne pouvant mordre au raisin, ne voulez pas qu'un autre en mange...? Fi! n'êtes-vous pas honteux?

DAMON.

Nous n'avons point de temps à perdre, éveillons les Bergers, & poursuivons les coupables; vous, monsieur le député, malgré tous vos grands airs, vous êtes obligé de nous suivre.

LINCO.

Vous suivre? je briserai ma flûte & mon tambour, je me jetterai dans la riviere, plutôt que de commettre une telle injustice.

DAMON.

Voici le Gouverneur, nous allons voir ce que vous lui direz.

LINCO.

Tout ce que je vous ai dit ; un homme loyal & honnête comme moi, ne s'inquiète gueres de la colère d'un Gouverneur ; il lui dit la vérité au risque de lui déplaire, & même de perdre son emploi... Ah !.... il y a peu de *députés* dans l'Arcadie qui pensent comme moi.

DORILAS.

Allons, allons, occupons-nous de notre affaire, & méprisons ses propos.

DAMON.

Monsieur le député Linco, si le Gouverneur vouloit suivre mes conseils, il vous arrangeroit différemment.

LINCO.

Et si Cymon suivoit les miens, vous vous répentiriez de ce beau zèle.



SCENE III.

Les précédens, DORUS, *suivi des Arcadiens.*

DORUS.

OU étiez-vous, Linco ? voilà une heure qu'on vous cherche ?

LINCO.

J'étois au lit, Monseigneur, & comme je ne suis point somnambule, je ne pouvois pas paroître devant vous, sans être habillé.

DORUS.

Trève aux plaisanteries .... la Fée ordonne que l'on cherche Cymon & Silvie, & qu'on les lui amenne.

LINCO.

Je n'interromps jamais la *chasse;* adieu, je m'en retourne chez moi.

DORUS.

Arrêtes, Linco, (*il revient*) je t'ordonne de faire ton devoir, tu m'accompagneras dans la poursuite de ces jeunes criminels.

LINCO.

Criminels ! Que le ciel les protége .... je vous répete que je retourne chez moi. (*en s'en allant.*)

DORUS.

Vit-on jamais une telle insolence ? Revenez

Linco, méprisez-vous les ordres d'Urgande & les miens?

LINCO.

De la conscience! Monseigneur, de la conscience! quoique ce soit une vieille excuse, elle dit vrai; elle me défend de séparer deux personnes que le ciel semble avoir unies; c'est à mes yeux un crime atroce; c'est en vain qu'on l'exige, & je me retire.

(en s'en allant.)

DORUS.

Linco, si vous négligez votre charge, je vous en priverai.

LINCO.

Vous ne me priverez pas de ma propre estime, & avec elle je me consolerai.

DORUS.

Eh bien! non-seulement vous n'êtes plus mon député, mais je punirai votre insolence.... je dirai à la Fée que vous vous unissez contre elle avec Silvie & Cymon, & que c'est-là le motif de vos refus.

LINCO.

Monseigneur! un mot s'il vous plaît.... Si vous aviez pu vous unir avec cette Silvie, auriez-vous été aussi complaisant?

DORUS.

Hem!... allons, Bergers, suivez-moi; il est inutile de lutter contre une pareille obstination.

(Dorus & les Bergers sortent.)

LINCO, *seul.*

Je baise les mains à Monseigneur, & le remercie de toutes ses bontés. . . . bien des fous moins sages que moi se désoleroient de leur disgrace, mais dans l'état actuel des choses, je ne donnerois pas une brebis pour la plus belle charge de l'Arcadie. Vous pouvez donc, mon honnête & digne Gouverneur, vous pourvoir d'un autre député. Mon tambour & ma flûte m'en consoleront; & que sait-on..... peut-être leurs sons harmonieux me conduiront-ils à quelque place encore plus distinguée (1).

ARIETTE.

« Quand la paix regnoit en ces lieux, que l'amour y étoit » sans caprices, sans soins, sans plaintes & sans détours, » voici quelle étoit ma vie : avec ma flûte & mon tambour je » riois, je chantois sans cesse, & n'envíois pas le bonheur de » mon voisin.

» A présent quelle triste métamorphose a changé toute la » nation ; la paix, l'amour & les plaisirs ont fait place aux » soucis rongeurs ; mais voici quelle est encore ma vie : avec » ma flûte & mon tambour je ris, je chante sans cesse, & » plains les maux de mon voisin.

(*Il sort.*)

---

(1) Cette épigramme porta contre un membre du Parlement, qui de simple Berger dans les montagnes d'Ecosse, parvint aux premières charges de l'Etat. Il existe encore.

SCENE IV.

Le Théatre représente une autre partie de la Campagne.

FATIME.

Il faut avouer qu'on m'a donné - là un charmant emploi. Ou trouverai-je cet imbécile ? . . . . pas tant imbécile cependant . . . . Il a fait en peu de temps bien des progrès . . . . Je crois que quelque femme s'est chargée de lui former l'esprit ; car c'est un des prodiges ordinaires de l'amour, de faire un fou d'un homme sage, & de donner la sagesse à un fou. . . . Mais je l'apperçois ; (*elle regarde au travers un buisson.*) Ha! ha! . . . . je le vois là-bas . . . . ne faisons pas de bruit, crainte de l'alarmer.

(*Elle continue à regarder.*)



SCENE V.

FATIME, MERLIN, *invisible à Fatime.*

MERLIN.

MON art fera avorter tes desseins..... il faut, pour la corriger, mortifier sa curiosité. Ce n'est que par les grands moyens qu'on rend ces femmes-là un peu traitables.

FATIME, *continue à regarder.*

Ha ! ha ! le voilà avec sa dulcinée; il n'a pas fait un mauvais choix. Ma pauvre maîtresse ! que de maux l'amour vous prépare !

MERLIN.

Avant de nous quitter, je t'en prépare d'autres moi.

FATIME.

Cymon à genoux !... fort bien... prenons à présent nos tablettes.... & faisons un détail circonstancié de la personne de notre rivale.... Elle est trop jolie pour l'épargner, il faut la brûler, il faut l'exposer aux bêtes féroces, il faut l'enfermer dans la tour noire.... & par grace spéciale, on pourra tout au plus lui laisser le choix du supplice.

(*Elle prend ses tablettes.*)

MERLIN.

Nous aurons soin d'en décider.

FATIME, *en écrivant.*

Sa taille est grande & svelte.... à-peu-près comme la mienne; ses traits.... ses cheveux.... ses yeux sont incomparables.... & approchent beaucoup des miens. — Elle a le sourire gracieux. — Oh! il faut absolument la brûler vive! oui, oui, il le faut. (*Merlin lui donne un coup de baguette sur l'épaule.*) Qui ose m'interrompre.... il n'y a personne... j'aurois juré qu'on m'avoit touchée.... finissons mon portrait. (*Elle écrit*). (*Merlin fait quelques mouvemens de baguette au-dessus de la tête de Fatime.*) Lisons?... mais, que vois-je! mes lettres semblent tracées avec du sang.... je n'ai pas la berlue....... ah, ciel! (*elle lit en tremblant.*)
» *Urgande nourrit une passion criminelle pour Cymon;*
» *Cymon n'a que des sentimens vertueux pour Silvie:*
» *les bêtes féroces, la tour noire ou le bûcher ardent,*
» *sont des supplices trop doux pour la complaisante*
» *Fatime* ». (*Elle laisse tomber ses tablettes.*) Je n'ai pas la force de m'enfuir.... j'avois prévu ce qui m'arrive. Ce diable de Merlin m'a ensorcelée....

MERLIN, *visible.*

Tu as raison, Fatime.

FATIME.

O magnanime enchanteur! épargnez une pauvre & foible créature!

MERLIN.

MERLIN.

Pourquoi cette créature brave-t-elle ma puissance? Mais nous serons meilleurs amis à l'avenir. Regarde attentivement ce que je vais faire.

(Il leve sa baguette.)

FATIME.

Ah! Seigneur Merlin, point d'enchantement, je suis prête à vous obéir.

MERLIN.

Je n'exige de toi qu'un profond silence.

FATIME, *vivement.*

Ah! si cela suffit pour calmer votre fureur, je suis....

MERLIN.

Tais-toi, babillarde.

FATIME.

Trop généreux Merlin! je suis à vous pour jamais: je vous suis dévouée pour la vie... Ah!... ma pauvre langue! je te croyois déja condamnée à un éternel silence: qu'il seroit affreux d'être muette!...

MERLIN.

Tu vois l'impuissance d'Urgande, c'est envain qu'elle persécute Cymon & Silvie.... malgré tous ses artifices, malgré le secours des enfers, je protegerai ces deux aimables enfans, & lui prouverai que l'autorité n'est rien sans la justice.

FATIME.

J'aimerois mieux perdre tout au monde plutôt que la parole.

MERLIN.

Dès que tu m'assures de ton attachement, (car mon art ne peut pénétrer le cœur des femmes) j'accorde à ta langue un degré de perfection qui lui manquoit.

FATIME.

Quoi! je parlerai donc plus que jamais?

MERLIN, *souriant.*

Cela ne seroit pas une perfection, mais tu parleras moins : à ton retour chez Urgande elle sera très-curieuse, & toi fort empressée de l'instruire.

FATIME.

Je pourrai donc, sans offencer votre grandeur...

MERLIN.

Suivre ce que je vais te prescrire; tu ne répondras aux questions de la Fée, que par un *oui*, ou par un *non*, entends-tu bien? Tu ne t'apperçois pas que je te rends un grand service.

FATIME, *à part.*

Cela n'est pas trop clair.

MERLIN.

Prends garde d'y ajouter la moindre sillabe, sinon je te rends muette pour toujours.

FATIME.

Ne craignez rien? Mais, que vais-je devenir?

MERLIN.

Souviens-toi de m'obéir, & tu seras récompensée. (*Il touche le fond de la scène avec sa baguette, elle s'ouvre, un char attelé de dragons, paroît; Merlin y entre.*) Adieu Fatime, n'oublie pas ton ami Merlin.

FATIME.

Je vous jure que je ne vous oublierai jamais, il faut cependant convenir que c'est un diable fort poli.... que ma position eſt cruelle! j'aimerois autant être muette que d'être réduite aux deux sillabes *oui* & *non*, il n'est pas de privation plus fâcheuse que celle de la parole.... Hélas! vit-on jamais mettre un impôt sur la langue?

ARIETTE.

« Taxer ma langue! quelle honte! Ah! Merlin a bien tort
» d'en arrêter ainsi les doux mouvemens; mais la faveur des
» grands & le sort des pauvres filles, dépend souvent d'un *oui*
» & d'un *non*. Hélas! malheureuse Fatime! il faudra donc
» borner ton éloquence à un *oui*, & un *non*.

» S'il faut parler, s'il faut raconter quelque chose à Ur-
» gande, comment vais-je m'y prendre? Elle pourra me
» questionner à son aise, ma pauvre langue captive répondra
» par *oui* ou par *non*.

» Hélas! malheureuse Fatime! &c. &c. &c. (*Elle sort*

SCENE VI.

CYMON, SILVIE, *arrivent, se tenant sous le bras.*

CYMON.

NE soupirez pas, Silvie, une passion comme la nôtre ne peut être qu'heureuse, c'est à elle que je dois toutes mes facultés; c'est par elle que je vois, que j'entends, que je jouis de mon intelligence. Oui, toute mon existence appartient à ma Silvie.

SILVIE.

La mienne est à vous.... mais que dira Urgande?

CYMON.

Que ce nom n'empoisonne pas notre bonheur; elle est malheureuse, parce qu'elle est injuste; oubliez vous que *Merlin* nous a promis son secours? Nous sommes, dit-il, sous la protection des êtres supérieurs, & le ciel nous destine un avenir heureux: cette promesse ne doit-elle pas nous suffire?

SILVIE.

Avec vous je n'ai plus rien à désirer. Prenez ma main, elle est à vous, ainsi que mon cœur. Avant de vous avoir vu, j'ignorois jusqu'au nom de l'amour, à présent ma passion aussi tendre que sincère, flatte mon orgueil & fait le bonheur de ma vie.

Vous dérober mes sentimens, ce seroit le comble de l'ingratitude.

CYMON *lui baise la main.*

Adorable Silvie !

SILVIE *chante.*

« C'est toi qui ai porté la flamme dans ce cœur insensible, » toi qui y ai fait naître les passions qui séduisent les sens, en » vain j'ai combattu; le mérite & l'amour ont triomphé. Ah! » sans amour qu'est-ce donc que la vie?

» On ne voit pas la rose éclorre au sein des frimats; avec » la froide indifférence, la jeunesse n'a point de printemps, » & le ciel même est sans attraits; sans l'amour, sans le » tendre amour, qu'est-ce donc que la vie?

» La saison du printemps est celle des jeux; les oiseaux » & les fleurs forment sa parure : l'amour visite alors les ca- » bannes & vient chanter dans nos bocages: sans l'amour, » sans le tendre amour, qu'est-ce donc que la vie?

CYMON *prend Silvie dans ses bras.*

Le ciel m'a donné ce trésor, je le conserverai aux dépens de ma vie, & ne le céderai qu'à lui seul.



SCENE VII.

Les Acteurs précédens, DAMON & DORILAS, *d'une part*, DORUS & SA SUITE, *de l'autre ; ils paroissent étonnés de voir Cymon avec Silvie.*

DAMON.

LES voici! les voici!

SILVIE, *avec étonnement.*

Ah ciel!...

DORUS.

Quel scandal?

(Cymon & Silvie paroissent embarrassés.)

DORILAS.

Voilà donc cette modeste Silvie?

DAMON.

Vous paroissez avoir fait de grands progrès : Cymon est un excellent maître......

DORUS.

J'enverrai le maître & son élève à l'école du répentir.... Quelle audace ! j'en suis confondu ; répondez, coupable? vous vous taisez?...

CYMON.

La honte d'être interrogé par ceux qu'on méprise, fait souvent taire l'innocence.

SILVIE.

Ne les irritez pas, Cymon, ils sont nos ennemis.

CYMON.

Ne craignez rien, ma Bergere..... tant que je serai avec vous, vous serez sans danger.

DORUS.

Quelle insolence!

DAMON.

Faut-il nous saisir d'eux, Monseigneur?

DORUS *s'approche de Silvie, Cymon se met entre elle & lui.*

Laissez-moi parler auparavant à Silvie.

CYMON.

Lui parler?

DORUS, *en menaçant Cymon.*

Téméraire! sais-tu qui je suis?

CYMON.

Vous êtes celui qui doit protéger l'innocence, & faire observer les loix, mais esclave d'une passion qui vous déshonore, vous négligez les loix & persécutez l'innocence.

DORUS.

Je n'en reviens pas! Quoi! vous êtes ce jeune imbécile de qui l'on m'a tant parlé?

CYMON.

Vous êtes ce méprisable Gouverneur ?...

DORUS.

Qu'on l'arrête dans l'instant ?

CYMON.

Cet ordre est plus facile à donner qu'à exécuter. *(Au moment où l'on s'approche pour le saisir, il s'empare d'un bâton qu'il arrache à l'un des Bergers, les bat, & les met en deroute.)*

DORUS.

Attaquez-le, mais ne le tué pas, car je dois en faire un exemple.

CYMON, *en les défiant.*

L'amour dont j'embrasse la défense, me donnera des forces nécessaires, pour triompher de mes ennemis.

ARIETTE.

« Venez! venez! je vous défie, non, vous ne m'arrêterez
» pas; quoique jeune & novice, l'amour m'a rendu courageux.
» Il m'a donné un charme qui me rend invincible, il affermit
» mon cœur & mon bras, & je défendrai mon trésor.

» Venez! venez! &c. &c. &c.

(Il poursuit les Bergers, en regardant Silvie.)

SILVIE.

O Merlin! daigne le protéger, daigne le garantir de leur fureur. *(Pendant que Cymon chasse & disperse les Bergers d'un côté, Dorus & son parti entrent de l'autre; ils entourent Silvie.)*

DORUS.

Qu'on l'emmene ? qu'on l'emmene?

SILVIE.

Ah! Merlin! protégez-moi.... Cymon! cher Cymon! viens à mon secours!

DORUS.

Votre Cymon aime trop les combats pour s'occuper de sa maîtresse; conduisez-la chez Urgande.

(*On emmene Silvie, Cymon reparoît sur la scène, poursuivant les Bergers; ceux-ci se retirent en grand désordre.*)

DAMON, *en tournant la tête.*

C'est un diable! il nous arrange d'une manière....

(*Il sort.*)

DORILAS.

Fuyons, c'est le seul moyen d'éviter ses coups.

(*Il sort.*)

CYMON, *entre tout en désordre & hors d'haleine.*

Me voici, ma chere Silvie, je suis vainqueur.... Où êtes-vous? objet de tous mes vœux; qu'êtes-vous devenu?.... Quoi! elle est partie? ô ciel! si elle m'est ravie.... c'est moi qui est vaincu.

(*Il court, & revient plusieurs fois pendant la symphonie de l'ariette suivante.*)

ARIETTE.

« Mon malheur est certain, quel chemin ont-ils pris ?
» Avant que je l'abandonne on m'arrachera la vie. Q'Urgande
» & l'enfer la retiennent en leur puissance, je briserai ses
» fers, & je saurai reprendre mon bien ; ils verront qu'il n'y
» a point de charme égal au courage d'un amant vertueux. »

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

La scène représente une grotte.

SCENE PREMIERE.

URGANDE, FATIME.

URGANDE.

Oui ! non ! tu m'impatientes? Je n'aime pas que tu ries de mes peines ! Si tû savois, Fatime, quels tourmens déchirent mon cœur ! Vas ! tu cherche vainement à me cacher mon malheur.... Loin de me consoler, tu ajoutes à mon supplice. Parles, ma chere Fatime ! (*Fatime secoue la tête.*) Pourquoi cette obstination ? Tu ne veux donc pas me satisfaire ?

FATIME.

Oui.

URGANDE.

Commence donc à m'instruire....

FATIME.

Non.

URGANDE.

Comment !

FATIME.

Oui.

URGANDE.

Insupportable Fatime ! as-tu vu ma rivale ?

FATIME.

Oui.

URGANDE.

Hé bien ! ... continues.

FATIME.

Non.

URGANDE.

Tu es insoutenable ! .... Etoit-elle avec Cymon ?

FATIME.

Oui.

URGANDE.

S'aiment-ils ?

FATIME, *en soupirant.*

Oui.

URGANDE.

Où as-tu vu ma rivale ? ..... (*Fatime secoue la tête.*)..... Quoi ! .... tu ne veux pas me le dire ?

FATIME.

Non.

URGANDE.

Es-tu payée pour me trahir ?

FATIME.

Non.

URGANDE.

Toujours *oui* & *non !*

FATIME.

Oui.

URGANDE.

Je n'y conçois rien.

FATIME.

Non.

URGANDE.

Crains-tu quelque génie supérieur?

FATIME.

Oui.

URGANDE.

Et tu ne crains pas ma puissance ?

FATIME.

Non.

URGANDE.

Quelle insolence ! dis-moi, ma petite Fatime, ma rivale est-elle jolie ?

FATIME.

Oui.

URGANDE.

Mais bien, bien jolie ?

FATIME.

Oui, oui.

URGANDE.

Plus que moi, ou que toi ?

FATIME, *en hésitant.*

Oui, non.

URGANDE.

Comment peux-tu jouir de ma peine, & ne pas la soulager? Tu n'as donc pas pitié de moi?

FATIME, *en soupirant.*

Oui.

URGANDE.

Tâches de m'en convaincre? dis-moi tout?

FATIME, *soupirant.*

Non.

URGANDE

J'en perdrai l'esprit! laisses-moi!

FATIME.

Oui.

URGANDE.

Gardes-toi de venir en ma présence.

FATIME, *fait la révérence & sort.*

Non.

URGANDE, *seule.*

Ce ne peut être qu'un sort.... Ah! le pouvoir de Merlin l'emporte sur le mien, voilà le mystère.... c'est lui.... je n'en doute plus, c'est lui.... il me prive du plaisir de venger mon amour? & voilà le comble de mon malheur.



SCENE II.

URGANDE, DORUS.

DORUS.

M'EST-IL permis de mêler mes réflexions à celles de ma Souveraine?

URGANDE.

Garde-toi de pénétrer mon cœur, tu partagerois le sort de Fatime.

DORUS.

Je me retire, & j'amennerai Silvie. (*En s'en allant*).

URGANDE.

Silvie! où est-elle? parlez, dônnez-moi la vie ou la mort.

DORUS.

Elle est à la porte du palais; j'attends vos ordres suprêmes.....

URGANDE.

Ah! Dorus, vous m'offrez plus qu'une couronne, pardonez mon emportement..... des réflexions affligeantes..... des contrariétés.... je ne savois guères ce que je disois..... mais Silvie est ici!

DORUS.

Ce n'étoit pas une affaire aisée à finir, & je suis bien heureux d'en être échappé..... Si vous saviez tous les dangers auxquels nous avons été exposés.

URGANDE.

Et Cymon où est-il?

DORUS.

Il s'amuse à assommer tous ceux qu'il rencontre.

URGANDE.

L'insensé!... Mais je possède l'objet de ma haîne. Que m'importe le reste? Qu'on prépare son supplice!

DORUS.

Quoi! vous la condamnez à mourir? La sentence me paroît un peu rigoureuse.

URGANDE.

Sa mort seule peut venger les tourmens qu'elle m'a fait souffrir. (*Dorus s'en allant.*) Arrêtez, Dorus, je sais un moyen plus sûr.... une punition plus rigoureuse.... qu'on l'enferme dans la tour noire, & qu'elle y reste jusqu'à ce que les chagrins & l'ennui aient dévoré tous ses charmes; dans cet état mille fois plus affreux que la mort, je la présenterai moi-même à l'ingrat Cymon, je jouirai de sa douleur, & son désespoir sera mon triomphe.... Mais où est la coupable? Va la chercher sur le champ; point de réplique, obéis promptement.

DORUS.

J'y cours.... (*à part.*) Ceci passe les bornes. (*Il sort en haussant les épaules.*(

URGANDE.

URGANDE *chante.*

« Jouet infortuné des passions! mon cœur trouve enfin le » repos; je fais succéder la vengeance à l'amour, & semblable » à l'aigle orgueilleux, je tiens en mon pouvoir la tourte» relle palpitante.

SCENE III.

Les précédens, SILVIE *conduite par Dorus*, *& suivie des Gardes d'Urgande.*

URGANDE.

C'EST donc toi, malheureuse, qui ose être la rivale d'Urgande?

SILVIE.

Sûre du cœur de Cymon, j'ose tout & ne craint rien.

URGANDE.

Téméraire! je t'apprendrai à craindre ma puissance.

(*Aussi-tôt la scène change, on découvre au mouvement de sa baguette des rochers & des cavernes épouventables.*)

SILVIE *les regarde en souriant.*

L'aspect de ces lieux sauvages ne m'effraye pas.

URGANDE.

Tu touches à ta perte, cette tour affreuse va te séparer à jamais de ton amant.

SILVIE.

Tu te trompe, Urgande, son image m'y suivra; tant qu'il regnera dans mon cœur, j'y porte un charme qui me fera braver ton pouvoir & même tes fureurs.

(Urgande donne un coup de baguette, & la tour noire apparoît.)

URGANDE.

Qu'on ouvre les portes d'airain, & qu'on enferme pour jamais l'insolente Silvie?

SILVIE, *regardant Urgande d'un air tranquille.*

Je suis prête à t'obéir.

ARIETTE.

« Quoique la mort m'environne sous mille aspects divers,
» mon cœur est sans effroi; protégée du ciel, orgueilleuse
» de mon amour, je défie ta cruelle puissance; & dans ce
» moment funeste j'invoque le droit sacré de l'innocence qui
» m'interdit toute crainte, & qui se rit d'une autorité dont
» tu abuse ».

URGANDE.

C'est trop long-temps différer son supplice, qu'on l'enferme. *(On conduit Silvie dans la tour, Urgande*

d'un air satisfait.) Voyons maintenant si le pouvoir de Merlin te rendra la liberté.

(On entend le tonnerre, la tour & les rochers se changent en un magnifique amphitéatre; Merlin paroît à l'endroit où étoit la tour, tout le monde s'enfuit, excepté Urgande qui paroît être fort effrayée.)

MERLIN.

Oui! mon art supérieur au tien confondra à jamais ta méchanceté, & la guérison de Cymon fera le supplice d'Urgande. *(Urgande essaie inutilement la vertu magique de sa baguette.)* Tes efforts sont inutiles.

URGANDE.

Ah! malheureuse Urgande! ma puissance même m'abandonne, il ne me reste que ma déplorable passion; où cacher ma honte & mon désespoir?

MERLIN.

Tu dois gémir, mais sur toi-même.... Songes au pouvoir que tu as perdu! Tant qu'Urgande fut vertueuse, rien n'égaloit son bonheur. Tu vois maintenant, mais trop tard, que la véritable magie est celle qui gagne & enchaîne le cœur de nos sujets. *(On entend un bruit d'instrumens guerriers.)*

URGANDE.

Que signifient ces sons d'allégresses?

MERLIN.

Les Chevaliers chargés par le pere de Cymon de la découverte de son fils, après avoit erré dans diverses parties de la terre, se trouvent réunis ici par mon art. Le plaisir de retrouver l'objet de tant de recherches, leur inspire ces cris d'allegresses.... ils se préparent à célébrer l'hymen de Cymon & de Silvie.

URGANDE.

Voilà le comble de mon malheur, j'ai tout perdu. Ah! ciel!

MERLIN.

N'accuse que ton inconstance. Depuis le moment où tu m'as préféré, je suis devenu & ton ennemi & ton protecteur. J'ai renversé tes artifices; j'ai prolongé son insensibilité jusqu'à ce qu'il ait connu les charmes de celle que mon art a conduit en ces lieux. La naissance de Silvie égale celle de Cymon. La récompense de leurs vertus sera de regner sur ce trône dont tes vices.... (*Urgande paroît être fort agitée.*) Mais j'apperçois ton répentir, & j'oublie ma colère pour te plaindre.

URGANDE.

Je ne mérite pas ta pitié, Merlin, l'abus du pouvoir m'a rendue perfide & cruelle; voilà comme je m'en punis. (*Elle casse sa baguette magique.*) Ains puissent souffrir tous ceux qui marcheront sur les

traces d'Urgande, & comme elle feront gémir l'humanité. (*Elle jette sa baguette.*) Pardonne mes erreurs; oublie jusqu'à mon nom : je quitte ces lieux, pénétrée de honte & de répentir; je fuis à jamais loin de Merlin, loin de Cymon & de Silvie, leur présence ajouteroit trop à mon désespoir. (*Elle sort.*)

SCENE IV.

MERLIN.

ENFIN l'injustice est punie, la vertu est récompensée, & l'Arcadie va voir renaître ses beaux jours. (*Il sort.*)

(*La symphonie joue une marche; une grande suite de Chevaliers portant les enseignes des différens ordres de la Chevalerie, entrent accompagnés des plus fameux magiciens; après avoir passé sur la scène, ils vont se ranger sur l'amphitéatre. Cymon, Silvie & Merlin suivent dans un char de triomphe, traîné par des cupidons; ils sont précédés par l'Amour donnant la main à l'Hymen. Après le char viennent les Bergeres de l'Arcadie, conduits par Dorus, Linco, Fatime & Dorcas; Damon & Dorilas suivis des Bergers; Merlin, Cymon & Silvie descendent du char; Merlin les prend par la main, & dit :*

J'unis les mains de ce couple heureux, dont l'amour

avoit déja uni les cœurs. L'hymen de Cymon v
rétablir la paix dans l'Arcadie. Quand les vertus en
belissent le trône, le bonheur du Prince fait celui c
peuple, & tous ses sujets partagent sa félicité (1).

CHŒUR.

« Que tous les Arcadiens se réjouissent, que la reconnoi
» sance se mêle à nos jeux? Chantons les vertus du grai
» Merlin? Qu'il partage avec nous l'allegresse que nous in
» pire le bonheur de ce couple heureux: puissent-ils viv
» mille annés, puissent-ils jouir long-temps de notre bo
» heur!

(Cymon, Silvie & Merlin vont se placer parmi l. Chevaliers, tandis que Linco assemble autour c lui les Bergers & Bergeres.)

LINCO.

Mes bons amis & voisins, je puis à présent sai
honte, vous donner ce nom; le député Linco n
qu'un petit conseil à vous donner; la page nouvell
page de notre histoire, vaut mieux que l'ancienn
il faut nous en occuper; celle-ci est blanche, l'aut
est remplie de taches & de ratures.

DORUS.

Oublions le passé, Linco?

(1) Compliment au Roi & à la Reine.

LINCO:

De tout mon cœur, j'espere que pour prix de ma franchise, Monseigneur me recevra encore pour son député. Ayons tout de suite une centaine de mariages, banissons de ces lieux l'inconstance & la jalousie; pour y réussir, suivez ma recette; que la gaieté unie à l'esprit soit votre régime ordinaire. Faites-en usage chaque jour, mes chers voisins, & rien n'alterera votre santé. Soyez sages & joyeux, & suivant le vieux proverbe, « défiez ensuite le » diable de vous tourmenter »? Pour lui en ôter toute envie, dansons & chantons, car il déteste les plaisirs de la société.

Danse des Arcadiens & des Arcadiennes.

ARIETTE.

DAMON.

« Bientôt chaque Berger deviendra constant, chaque cœur » égaré retournera à sa Bergere.

DELIA.

» Quand nos Bergers sont fidèles, nous les sommes à notre » tour, & nous suivons toujours leur exemple.

CHŒUR.

» Les Arcadiens seront heureux tant qu'ils seront libres & » vertueux.

FATIME.

» Vous qui tenez le glaive & la balance de Thémis, » soyez aveugle pour Plutus, soyez insensible pour Vénus; » du moment que votre équité chancelle, le glaive s'émousse » & la balance perd son équilibre.

CHŒUR.

» Les Arcadiens seront heureux tant qu'ils seront libres & » vertueux.

LINCO.

» Votre cœur ignorera les soucis rongeurs tant que la joie » pure y regnera. Imitons les vertus du couple heureux qui » nous gouverne : aimons, respectons & celebrons à jamais » notre Roi & notre Reine.

CHŒUR.

» Les Arcadiens seront, &c. &c.

SILVIE.

» Que l'amour, la paix & les plaisirs se réunissent pour » rendre nos peuples heureux ; que les jeux & les plaisirs ha» bitent de nouveau l'Arcadie.

CYMON.

» L'amour & l'hymen comblent tous mes vœux : Cymon » uni avec Silvie, n'a plus rien à désirer.

ENSEMBLE.

» L'amour & l'hymen comblent tous nos vœux.

» Cymon avec Silvie, } n'ont plus rien à désirer.
» Silvie avec Cymon, }

CHŒUR.

» Les Arcadiens seront heureux tant qu'ils seront libre & » vertueux ».

(*Ballet général.*)

FIN.

EPILOGUE.

EPILOGUE,

Par GEORGE KEATE, *Ecuyer,* & *prononcé par* MISTRISS ABINGDON, *jouant le rôle de Fatime.*



(*Elle entre par une porte de côté, s'arrête & regarde de tous côtés.*)

FATIME.

LA Scène est-elle enfin débarrassé.... Ah, ciel! j'ai une frayeur mortelle.... par-tout où je porte mes pas, je crois être dans le pays des enchanteurs. (*elle avance.*) Quel bruit est-cela! ..... Écoutons..... C'étoit une fausse alarme..... Je suis bien persuadée que personne ici n'a le dessein de me nuire, & qu'il n'est parmi vous aucun *Chevalier* qui ne prenne la défense d'une belle outragée. Dieu-merci, me voilà échappée du pouvoir magique, & j'ai retrouvé la parole.... j'en ferai bon usage.... l'on doit avoir perdu beaucoup à mon silence...... Je suis sûre qu'il n'y a point ici de femme qui n'ait gémi de mon malheur. Être réduite au seul mot *oui*, ou qui pis est,

au détestable *non!* Le *non*, il est vrai, est plus facile à exprimer ; cependant j'avoue qu'à certaines questions, je répondrois toujours oui....

Dans les jardins de *Merlin* j'ai trouvé la baguette (*montrant une baguette cassée.*) qui a eu le pouvoir de réduire chez moi à deux mots, l'organe de la parole.... Si j'en faisois l'essai sur cette capitale..... N'ayez pas peur, Mesdames, vous faites trop bon usage de la vôtre, (*regardant les loges & le parterre.*) Comme tout le monde est tranquille..... ma menace réduit la folie même au silence, & ferme la bouche à la calomnie. Les vieilles oublient les caquets.... le tapageur est paisible, & toutes les langues sont enchaînées chez *Jonathas* (1). Le Magistrat prend un air plus grave.... ; le docteur songe à réformer ses mœurs ; l'homme de qualité à prendre un air de dignité, chacun va s'occuper de son état, & toutes les affaires se termineront par un *oui*, ou par un *non*.

Mais rassurez-vous, je plaisante ; ce n'est pas sur vous que je prétends exercer mon pouvoir magique, je le reserve pour la défense de l'Auteur : « J'en-

(1) Café près du Change, où s'assemblent les agioteurs.

» tends quelques critiques s'écrier, les anciens ne se » sont jamais permis de pareils ouvrages, c'en est » fait du genre dramatique! On ne voit plus sur » nos théatres que des *farces*, des *pantomimes* & des » opéras »..... Juges sévères, un mot; le Public est inconstant dans ses plaisirs & dans ses goûts, la variété seule a droit de lui plaire: au reste, « si les » Dieux applaudissent », & que vous daignez nous sourire, cette baguette reduira bientôt la critique à un *oui* ou un *non*.

FIN.



LE BON TON,

OU

LES MŒURS DU TEMPS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MILADY MINIKIN, MISS TITTUP.

LADY MINIKIN.

N'ATTRIBUEZ pas mes plaintes à ma tendresse pour Milord, je ne l'aimois pas avant notre hymen, & vous savez, ma chere, que rarement le mariage inspire des sentimens plus tendres; mais mon amour-propre s'offense de me voir négligée, tandis qu'il en est aux petits soins avec toutes les femmes.

MISS TITTUP.

Ha, ha, ha ! est il possible que vous vous affectiez de pareilles misères ? Mais dites-moi ma chere cousine, auriez-vous par hasard découvert quelque nouvelle intrigue de votre mari ?

LADY MINIKIN.

Je l'ai rencontré ce matin en fiacre avec une grisette ; elle étoit trop bien enveloppée dans sa calèche, pour avoir pu la reconnoître ; j'ai tant d'horreur de ces vilaines calèches, qu'absolument je veux que vous brûliez les vôtres.

MISS TITTUP, *à part.*

Me soupçonne-t-elle ? (*haut.*) Etiez-vous seule quand vous avez rencontré Milord ?

LADY MINIKIN.

Non ; j'étois avec le Colonel Tivy dans mon vis-à-vis.

MISS TITTUP.

Vous étiez trop bien accompagnée, pour avoir le droit de vous plaindre.

LADY MINIKIN.

J'étois avec l'ami de Milord, l'amant & le futur époux de mon amie. (*elle lui prend la main.*) Ah, ma chere ! pourriez-vous me croire capable......

HIGH LIFE ABOVE STAIRS.

LE BON TON,

OU

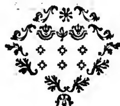
LES MŒURS DU TEMPS.

COMÉDIE

EN DEUX ACTES;

Par DAVID GARRICK,
ECUYER.

REPRÉSENTÉE pour la première fois sur le Théatre Royal de DRURY-LANE, *l'année 1768.*



M. DCC. LXXXIV.



ACTEURS.

MILORD MINIKIN.

MILADY MINIKIN.

SIR JOHN TROTLEY, *Gentilhomme campagnard, oncle de Miss Tittup, & parent de Lady Minikin.*

MISS LUCRETIA TITTUP.

COLONEL TIVY.

JASMIN, } *Valets-de-chambre de Lord*
MIGNON, } *Minikin.*

GYMP, *Suivante de Lady Minikin.*

DAVY, *Valet de Sir John Trotley.*

La Scène se passe à Londres, dans la Maison de LORD MINIKIN.

que la probité, il est ruiné; s'il l'oublie, il mérite d'être lapidé, & adieu pour lors à toute l'importance de Lord Minikin. Mais il est temps d'admettre votre très-prudent oncle Sir John Trotley Baronnet, mon digne cousin. Savez-vous où il est ?

MISS TITTUP.

Je pense qu'il est dans son appartement, occupé à lire les Gazettes, & tous les pamphlets contre les mœurs du temps. Malgré mes grandes espérances sur sa fortune, s'il reste encore une semaine à Londres, je me brouille avec lui.

LADY MINIKIN.

Quoique sa favorite, je prévois que j'aurai le même sort; il m'est impossible de me contraindre plus long-temps: c'est une gêne insupportable. N'est-il pas plaisant qu'après avoir critiqué toutes vos actions, il finisse toujours sa morale, par un « *je vous* » *prie* de m'excuser, cousine ».

MISS TITTUP *rit.*

Le singulier personnage ! Devinez ce que cet *ostrogoth* me dit hier ? Il arrive dans mon appartement d'un air grave, un nœud de sa perruque badinoit sur son épaule gauche, sa cravate garnie aux bouts d'une petite dentelle passoit proprement dans un anneau, & alloit se perdre dans la boutonniere de son habit. Il ressembloit absolument à mon petit chien *barbet.* Ma cousine Tittup, s'écria-t-il en

en s'élevant comme un cocq sur ses argots, « je
» proteste contre votre conduite, tant en public
» qu'en particulier». — Qu'y trouvez-vous à blâmer, Sir John, lui repliquai-je avec humeur.
— «Plusieurs choses que je n'ai pas le temps de
» vous expliquer, me dit-il; si vous continuez à
» vivre dans le tourbillon de Londres, votre tête
» n'y tiendra pas, vous tomberez, vous perdrez le
» nom de Lucrece, & ne conserverez toute la vie
» que celui de Tittup». — Je vous prie de m'excuser, cousine? & puis il se retira.

LADY MINIKIN.

Quel sauvage!



MISS TITTUP.

L'amour & l'amitié sont des noms fort usités dans la société, chacun se vante de les connoître, mais.... (*en la regardant malicieusement*,) s'ils frappoient à votre porte, seroient-ils reçus?

LADY MINIKIN.

Vous êtes fort obligeante, Mademoiselle.

MISS TITTUP.

Graces à mon éducation, je suis très-indifférente sur ce qui vous afflige : l'usage force les filles de qualité à se marier, & je me soumettrai comme les autres à ce joug importun; mais si jamais j'avois la foiblesse d'aimer mon mari, j'aurois très-mauvaise opinion de mon jugement.

LADY MINIKIN.

Sans prétendre faire mon éloge, j'ose me flatter qu'aucune femme de qualité ne méprise plus souverainement son mari, que moi; le très-honorable Comte de Minikin, Vicomte de Perriwinkle, & Baron de Titmouse, n'est à mes yeux qu'un sot.

MISS TITTUP.

Il est bien singulier que le nom d'époux inspire autant d'indifférence : vous conviendrez que Milord a du mérite.

réjouit; le Colonel lui plaît, & ma fortune convient au Colonel. Je ne suis pas indifférente à Milord; ses propos galants m'amusent; une Demoiselle Angloise les écoute sans blesser la vertu, elle imite le papillon, mais ne se hasarde pas trop près de la bougie, de peur d'y brûler ses aîles. Quel changement dans cette maison depuis quinze mois! Lorsque nous sommes sortis de l'Angleterre, nous étions l'image d'une maussade famille Britannique. Milord aimoit Milady, ou du moins ils se conduisoient comme des époux unis: six mois de séjour en France, & un hiver en Italie, ont tout-à-fait raffinés nos goûts, & ont préparé nos cœurs & nos têtes à goûter les plaisirs délicats de la mode & du bon ton.... Mais voici le Colonel Tivy.

SCENE III.

MISS TITTUP, LE COLONEL TIVY.

LE COLONEL.

PUIS-JE me flatter d'avoir part aux rêveries de l'aimable Miss Tittup?

MISS TITTUP, *en riant.*

Quand on a le bonheur de vous connoître, il n'en faut pas douter.

SCENE II.

Les précédentes, GYMP.

GYMP.

UNE carte de la part de Mistriss Pewitt.

LADY MINIKIN.

Donnes. — Pauvre Pewitt! pourvu qu'on la voye en public avec une femme de qualité, elle est la plus heureuse plebeïenne de l'Angleterre; *elle lit:* » Mistriss Pewitt présente ses respects à Lady Mi- » nikin & à Miss Tittup. Elle se flatte que ces Dames » lui permettront de les accompagner ce soir au » bal de Lady Filligree. — Lady Daisey recevra » des masques (1) ». Ho! sans doute: nous aurons l'honneur de l'accompagner. — Gymp! mettez quelques cartes de visites sur ma toilette. — Allez, j'enverrai tantôt la réponse. Dites à un de mes gens d'aller me faire écrire chez quelques femmes de mes amies, & qu'un autre m'apporte la liste des visites qu'il a faites hier. Qu'on n'oublie pas de passer chez Lady Pettitoes: si malheureusement elle est chez elle, qu'on lui dise que j'envoye savoir des nouvelles de son entorse.

---

(1) Il est d'usage de recevoir des masques les jours des bals

SCENE IV.

SIR JOHN TROTLEY, DAVY.

SIR JOHN.

TAIS-TOI Davy: tu parles comme un imbécile.

DAVY.

Vous avez beau dire, Sir John, Londres est une belle ville, j'y passerois volontiers ma vie.

SIR JOHN.

N'es-tu pas honteux? passer sa vie dans un tel gouffre! le repaire des voleurs, des filoux, le centre de tous les vices & de tous les crimes. Quelle révolution s'est faite depuis ma jeunesse! Plus j'y regarde, plus je vois des sujets de douleur. Quel changement depuis vingt ans! A peine reconnoit-on Londres & les habitans. Toutes ces belles & grandes enseignes, dont la noble apparence fixoit les regards des passans, sont abbatues: on ne voit plus une perruque à marteaux, ni à l'abbé, sur la tête des lords ou des citoyens. Tous les hommes, depuis le militaire jusqu'au porte-faix, ont les cheveux liés en cadogan, ou ensevelis dans des bourses. Le maçon, la brique à la main, le boulanger, succombant sous le poids d'un panier rempli de pain; le facteur, des

LE COLONEL.

Que dois-je faire pour vous toucher?

MISS TITTUT.

Etudier avec soin tous mes caprices.

LE COLONEL.

Aurez-vous la cruauté de me faire languir....

MISS TITTUP.

Je n'en sais rien. Cherchez à plaire.

LE COLONEL.

Comment y parviendrai-je?

MISS TITTUP.

Belle question pour un militaire! Lorsque vous aurez un ennemi rusé à combattre, ne vous amusez pas à des propos, marchez à lui tambour battant, couchez-le en joue, faites feu, & retirez-vous comme moi, avec la victoire.

(Elle fait quelques pas.)

LE COLONEL.

Arrêtez, cruelle....

MISS TITTUP.

Non, non, non; je n'ai pas le temps de périr d'ennui. Lady Minikin a des vapeurs, elle vous attend pour sa partie d'echecs; Milord a le spleen, pour le dissiper, il lui faut un picquet avec moi, mais ce

DAVY.

Ma foi, Sir John, j'aime assez tout ça, moi.

SIR JOHN.

Tu dois haïr, détester Londres.

DAVY.

Je ne saurois trop comment m'y prendre, car tout m'y plaît, & satisfait mon cœur.

SIR JOHN.

Tout n'y est que fraude & illusion.

DAVY.

Excepté du moins les carrosses, les charrettes, & cette foule continuelle de gens qu'on voit dans les rues, qui vous poussent, vous regardent, vous marchent sur les pieds. Ah, Monsieur! est-ce encore une illusion que cette quantité de belles choses qu'on voit par-tout? ces grandes & superbes boutiques où l'on trouve tout ce que l'œil désire; ces belles illuminations toutes à la file à chaque côté des rues; & puis, Sir John, ces charmantes Demoiselles si polies, si gracieuses, qui vous accostent avec une civilité sans pareille. — On parle tant des filles du village, elles ne valent pas celles de Londres; celles-ci sont dix fois plus fraîches que nos paysannes; elles sont couleur de cerise & blanches.

SIR JOHN.

Tu ne vois pas, imbécile, que ce sont des malheureuses qui te caressent pour te perdre, des *Jezabelles* qui se fardent pour mieux tromper. Ceux qui les écoutent seront mangés, comme l'ancienne *Jezabelle*, par les chiens. Si tu oses seulement les regarder en face, tu seras souillé, & si tu leur parle, tu es mort.

DAVY.

Miséricorde! miséricorde! Comment Monsieur sait-il tout ça? — Etoient-elles aussi dangereuses dans votre jeunesse?

SIR JOHN.

Pas de moitié, Davy. — Dans ma jeunesse, la plus méprisable de son sexe conservoit une certaine modestie qu'on nommoit décence; mais aujourd'hui ces créatures, semblables à des tigresses, se mettent en ambuscade, pour dévorer plus sûrement leur proye: elles s'élancent sur elle, l'entraînent dans leur infames cavernes.... Regardez, Davy, comme elles ont arrangé ma cravate.

DAVY.

Si vous les aviez traitées poliment, Sir John, elles vous auroient menagé davantage.

SIR JOHN.

Fort bien, fort bien; nous partirons le plutôt possible.

DAVY.

Partir? non pas avant un mois j'espere; je ne suis pas à moitié rassasié de Londres.

SIR JOHN, *phlegmatiquement.*

Je te rassasirai, Davy; si tu oublie ta morale, tu ne sortiras pas ce soir, & demain tu resteras dans ma chambre, jusqu'à ce que j'aie visité tous mes effets. Fais bien attention qu'on ne te trompe pas.

DAVY, *d'un ton boudeur.*

Monsieur ne gardera donc pas sa promesse?

SIR JOHN.

Quelle promesse?

DAVY.

De me régaler aujourd'hui d'un spectacle à douze sols, & demain d'un autre à un shelling.

SIR JOHN.

Tu as raison, vas-y; est-ce une pièce morale, Davy?

DAVY.

Sans doute, Monsieur, l'auteur est du clergé. On appelle la pièce, les *Cannanites*, ou la *tragédie* de *Braggadocio* (1).

(1) *Braggadocio*, comédie composée en 1691, par une personne de qualité. Cette pièce est une satyre contre les Presbyteriens ou Puritains, qu'on appelloit par dérision, *les Cannanites.*

SIR JOHN.

Tant mieux. Sois sage, & je tiendrai ma parole. Tiens, voilà de l'argent, mais reviens d'abord après le spectacle; je me coucherai de bonne heure.

DAVY.

Ho! je ne manquerai pas, Sir John. (*à part.*) Puisque nous partons, je m'en donnerai jusqu'au matin. (*Il sort.*)

SIR JOHN.

S'il reste à Londres, il finira par devenir faquin. A quels périls expose le séjour de la capitale! Je soupire après le moment de me voir dans ma terre; il n'y a que l'intérêt de ma patrie qui puisse m'en arracher désormais. Ma cousine Lucrece est absorbée dans les plaisirs, & je crains bien de ne pouvoir la sauver. Pour le repos de ma conscience, je tâcherai de l'enlever à ce tourbillon dangereux. Les jeunes femmes de ce siècle ne se nourrissent que de projets insensés; regards indécens, propos légers, morale facile; elles veillent jusqu'au matin, & passent la journée au lit; elles ne parlent que pour médire, ou machiner quelqu'intrigue, & ne sont muettes qu'au jeu. Afin qu'on ne se trompe pas sur leur caractère, elles ont adopté les plumes. *O tempora! ô mores!* Allons méditer sur toutes ces folies. J'apperçois Lord Minikin, sortons bien vîte.

SCENE V.

LORD MINIKIN, *en peignoir, suivi de* MIGMON *&* *de* JASMIN.

LORD MINIKIN.

JE t'en prie, Mignon, laisse-moi respirer. Crois tu que la tête d'un Lord n'est occupée que de sa toillette? Donne-moi mon habit.

MIGNON.

On s'apperçoit, à l'humeur de Milord, qu'il a perdu son argent. Il n'y a pas moyen de le coëffer; une autre fois il aura la bonté de s'adresser à qui bon lui semblera. *(il sort.)*

LORD MINIKIN.

On pardonne à ce drôle son insolence, en faveur de ses grands talens. S'il a des défauts, il coëffe bien; nos folies enrichissent rapidement ces faquins qui oublient bientôt l'indigence d'où l'orgueil les a tirés. Mais il faut se soumettre à l'usage. — Il faut aussi que je prenne le parti de changer de marchand de vin, son champagne m'incommode pendant toute la semaine .... Hélas!



SCENE VI.

MILORD, MISS TITTUP, JASMIN.

MISS TITTUP.

POURQUOI soupirez-vous, Milord ?

MILORD.

Du plaisir que j'ai de voir ma belle cousine.

MISS TITTUP.

Vous devez ma visite à Lady Minikin, je la croyois avec vous. — Mais qu'est-ce qui vous occupe ? Ces regards inquiets annoncent que la fortune vous a joué un mauvais tour la nuit dernière.

MILORD.

Point du tout ; notre vin de champagne me donne les mêmes vapeurs que notre vilain mois de Novembre, mais un seul regard de la charmante Miss Lucrece les dissipe, comme..... comme.....

MISS TITTUP.

Comme quelque chose de fort beau sans doute ; faites-moi le plaisir de garder votre comparaison pour une meilleure occasion, & suivez le conseil que je vous donne, d'être à l'avenir un peu plus réservé. (*à demi-bas.*) Jasmin me croira folle, & n'aura pas meilleure opinion de son maître.

JASMIN.

Madame n'a pas besoin de se contraindre pour moi.

MILORD.

Vas préparer mon domino.

JASMIN, *à part en sortant.*

Ces précautions sont inutiles.

MISS TITTUP.

Savez-vous, Milord, que notre partie de fiacre excite la jalousie de Lady Minikin; elle se plaint que vous la négligez; si jamais elle apprend que vous étiez hier avec moi chez ma marchande de modes, elle ne me ménagera pas: il paroît même qu'elle a dessein de se venger de vous.

MILORD.

Pourvu que ce ne soit pas par le projet de m'aimer.....

MISS TITTUP.

Vous n'avez rien à craindre, sa haine vous en garantit....

MILORD.

Tant mieux, cela me rassure.

MISS TITTUP.

Sa vanité ne redoute que vos préférences pour d'autres femmes.

MILORD.

Depuis que j'ai l'honneur de lui appartenir, el a eu le temps de s'y habituer.

MISS TITTUP

Si cependant elle s'apperçoit que je l'emporte elle en parlera dans le monde, & alors.....

MILORD.

On en plaisantera.

MISS TITTUP.

Je ne serois pas fâchée de l'humilier, & quoiq je l'aime sincèrement, je n'en suis pas moins di posée à la tourmenter : cependant si mon oncle s voit cette heureuse disposition, il me deshériteroi ou m'obligeroit de quitter ma cousine. Il tie encore aux usages du bon vieux temps.

MILORD

Sa singularité m'ennuie; je voudrois trouver moyen de le renvoyer honnêtement dans son ch teau. — Il ne faut cependant rien brusquer, grande fortune mérite des ménagemens.

MISS TITTUP.

La tempérance & sa haine contre les Médecins lui assurent une longue vie.

MILORD.

Quels sont vos projets?

MISS TITTUP.

De rester à Londres au risque de tout perdre. Je pense, en tremblant, à ses in-folios de morale dont il me regaloit chaque jour à la campagne; & à l'ennui de l'accompaguer à l'église, où je le suivois les deux coudes collés sur les hanches, les yeux baissés, & les pieds en dedans, comme cela. (*Elle contrefait la cagnieuse.*)

MILORD.

Vous n'aviez pas encore alors appris à danser.

MISS TITTUP.

Mon oncle regardoit les maîtres de danse comme autant de séducteurs. Mais je ne sais pas pourquoi je n'ai pas autant d'assurance avec lui qu'avec vous? A peine lui oserai-je parler de mon projet.

MILORD.

Il faut lui rompre en visiere.

SIR JOHN *frappe à la porte, & dit à plusieurs reprises:*

Milord! Milord!

MISS TITTUP.

Ah, ciel! j'entends sa voix; que ferai-je?

SIR JOHN, *dans les coulisses.*

Puis-je entrer?

MILORD.

Un moment, Sir John, je vais auparavant serrer mes papiers.

MISS TITTUP, *très-alarmée.*

Il n'y a pas moyen de me dérober à ses yeux ; où me cacherai-je?

MILORD, *bas.*

Par-tout où vous voudrez. (*haut.*) J'arrive ! j'arrive ! Sir John.

MISS TITTUP, *bas.*

Cachez-moi dans la cheminée.

MILORD, *bas.*

Non, non; ici, ici, derriere cette bergere ; vous pourrez nous voir, je serai laconique & enjoué, afin de rendre votre prison moins ennuieuse. (*Elle se place derriere la bergere. Pendant la scène suivante, Milord dérange la bergere, à chaque mouvement que fait Sir John. Il ouvre la porte.*)



SCENE VII.

MILORD, SIR JOHN.

SIR JOHN *regarde autour de la chambre.*

Excusez mon impatience, Milord; je vous ai entendu parler, & j'ai pensé qu'on pouvoit vous interrompre sans indiscrétion. Vous éleviez furieusement la voix.

MILORD.

Je répétois un discours pour le Parlement. Je suis dans l'usage d'étudier mes sujets, avant de les exposer en public. La prononciation, le geste, le son de la voix, sont nécesaires à l'éloquence.

SIR JOHN.

Vous prenez le bon parti, Milord, ce n'est qu'en s'enfermant chez soi, qu'on peut se flatter de réussir. — Si je vous interromps, « je vous prie de m'ex- » cuser cousin ».

MILORD.

Au contraire, vous me faites un sensible plaisir; trop d'application nuit à la santé: mais que ne fait-on pas pour sa patrie!

SIR JOHN.

Je vous approuve, & j'espere que le bien public s'en ressentira. — Vous m'excusez?

MILORD.

Je fais plus; — je vous admire; chaque fois que vous m'approuvez, vous me transportez de joie. Vous y mettriez le comble, en partageant chaque jour notre dîné de famille. Vous me refusez toujours cette satisfaction.

SIR JOHN.

Je vous avoue, Milord, que j'aime de connoître ce que je mange; mon principe est de ne jamais voyager dans un pays dont j'ignore les routes. Depuis qu'on a introduit en Angleterre les modes & les cuisiniers étrangers, tout y est changé de face: les hommes & les mets y sont également masqués. — La simplicité, Milord, voilà ma devise.

MISS TITTUP *pousse la tête de derriere la bergere.*

Je voudrois bien m'enfuir, ou le savoir dans son château.

SIR JOHN.

Milord, occupons-nous du sujet de ma visite; puis-je vous parler sans détours sur le compte de Lucrece?

MISS TITTUP *poussant la tête.*

Voici mon éloge.

MILORD.

En doutez-vous? Votre nièce est charmante, & digne de toute votre tendresse.

(Milord & Miss se font des mines.)

SIR JOHN.

Elle doit la mériter avant de l'obtenir; il faut qu'avant tout, elle allonge ses jupons, porte des fichus & des bonnets.

MISS TITTUP, *à part.*

Il se méle aussi de ma parrure !

MILORD.

Une belle jambe, des épaules bien faites, & des beaux cheveux, n'ont pas besoin d'être cachés.

SIR JOHN.

Si les femmes nous refusent les plaisirs de l'imagination, il n'y aura plus de mariages, & dès-lors toutes ces beautés n'auront aucun prix.

MILORD.

Vous avez bien raison, Sir John. Ha, ha, ha, ha, ha; votre nièce, pour vous plaire, portera des bottes, & une redingotte de cocher. Ha, ha, ha, ha.

SIR JOHN.

Tous vos ris ne m'empêcheront pas de vous dire, Milord, que ma nièce est dans le chemin de la corruption. Quel besoin, Miss avoit-elle de quitter la campagne, de voyager, de vivre dans le grand monde, & d'en apprendre tous les usages. Je l'ai connu, ce grand monde, & je souhaite qu'il n'ait pas fait plus d'effet sur ses mœurs, que sur les miennes.

MILORD, *il rit & fait des mines à Miss.*

Ne vous fâchez pas, Sir John. — Doutez-vous que nous ne fassions, Lady Minikin & moi, tous nos efforts, pour la maintenir dans la bonne voie ?

SIR JOHN.

Parbleu, Milord, vous avez tous les deux besoin de conseil ; tout Londres est instruit de votre désunion. Voilà cependant le fruit de vos voyages : il faut que je vous avertisse. — Vous m'excuserez, j'espere ? — Que la réputation de ma nièce s'en ressent. Ah, Milord ! la prudence est une belle vertu.

MILORD.

Aussi belle qu'une cravatte passée dans un anneau ; quoique je l'admire, je n'en adopte pas la mode. — *Vous m'excusez, j'espere ?*

SIR JOHN, *fort en colere.*

Puisse le premier qui préféra les petits cols que vous portez, avoir la cravatte que je lui souhaite.

MILORD, *ironiquement.*

Ne vous emportez pas, mon cher Baronnet, de grace ; rapprochez-vous de l'usage reçu. La prudence est une vertu trop vulgaire, elle ne s'accorde pas avec nos raffinemens d'aisance & de goût : un homme de nom qui la pratique, est aussi rare dans la société, qu'une femme de qualité sans rouge. De-

puis que nous avons adopté les mœurs de nos voisins, nous nous sommes débarrassés de cette *mauvaise honte* qui nuit au mérite.

SIR JOHN.

Quel langage! Je ne m'étonne plus, Milord, de votre légereté : un époux à la mode doit penser comme vous. Mais souvenez-vous que votre femme, ma très-digne cousine, est jeune & belle, qu'elle vous a apporté une grosse dot, & qu'elle mérite plus d'égards.

MILORD.

Si vous croyez qu'elle soit mal chez moi, je vous permets de l'emmener chez vous.

SIR JOHM.

Quelle horreur! dans quel dessein l'avez-vous épousée?

MILORD.

Par convenance. — Voilà le but des mariages d'aujourd'hui; ceux qui se lient sur d'autres principes, ou sur les maximes antiques, sont aussi ridicules que ceux qui, par un avertissement dans les Gazettes, se flattent de trouver un agréable compagnon de voyage.

SIR JOHN.

Je ne dis plus rien, Milord : ma nièce retournera avec moi à la campagne, on n'aura pas un sol de la

fortune de *Sir John Trotley Baronet.* (*Il se promene en sifflant.*)

MISS TITTUP.

Je me meurs de frayeurs. (*Milord s'assied & chante*).

SIR JOHN.

Dites-moi, je vous prie, Milord, quelle sorte d'homme est l'époux que vous destinez à ma nièce?

MILORD.

C'est un homme d'esprit & de mérite, un de mes meilleurs amis.

SIR JOHN.

Avec toutes ces qualités, il peut être un fort mauvais mari.

MILORD.

Il est Colonel, frere cadet de *Sir Tan Tivy ;* celui-ci, grand chasseur, se cassera le col au premier jour, & pour lors mon ami sera fort heureux.

SIR JOHN.

Quelle morale ! quel monde !

MILORD.

Mais considerez que six mille livres sterling de rente, consolent de la perte d'un frere.

SIR JOHN.

Je ne considere rien, & me soucie très-peu de celui à qui ma nièce donnera sa main; elle est femme

à

à la mode; qu'elle épouse un homme qui lui ressemble. Pour ne pas la gêner dans son choix, je pars demain, & vous laisse le champ libre. Rien ne m'engage à rester dans une ville où je ne puis ni vivre, ni manger à ma fantaisie. Vos divertissemens ne me touchent pas; je hais les dés & les cartes, & quoique je n'aie pas eu de frere qui se soit cassé le col, je suis content de ma fortune. — Vous m'excusez j'espere.

(*Il sort.*)

MILORD.

Ha, ha, ha, ha; sortez, belle captive. Ha, ha, ha, ha.

MISS TITTUP.

C'en est fait; je n'aurai pas un arpent de la terre de Trotley; mais je ne m'en soucie guères, & vais me conduire avec lui, comme avec un pauvre parent.

MILORD *se jette à ses pieds.*

J'adore cet excès de magnanimité.

SIR JOHN *revient.*

J'avois oublié..... (*Il recule d'étonnement.*)

MISS TITTUP.

Ah, ciel!

SIR JOHN.

Que vois-je! Lucrece & Milord, répétant ensemble des discours pour le bien public? — Je vous

félicite sur cet excès de patriotisme.... Pardon : mon dessein n'étoit pas d'interrompre une si belle étude. — Excusez-moi, Milord.

MILORD *souriant.*

C'est plutôt moi, Sir John.

SIR JOHN.

Ho ! de tout mon cœur. Prenez garde, Milord, le diable y trouvera son compte en temps & lieu.

MISS TITTUP.

Faites-moi la grace de m'écouter. Milord, s'interressant vivement.... au bonheur de son ami..... me pressoit de lui donner ma main..... & la joie.... il m'en remercioit....

SIR JOHN.

Je vous entends ; mais dites-moi ma nièce, par où êtes-vous entrée ? apparamment par la cheminée.

MISS TITTUP.

Mais.... mais.... je n'ai pas le temps de vous répondre en ce moment, je n'ai que celui de m'habiller pour le bal.

(Elle sort.)

SIR JOHN.

Elle promet beaucoup....

MILORD.

Elle a de l'esprit....

SIR JOHN.

Je m'en apperçois. Je suis bien aise de vous dire Milord, en vous priant toutefois d'excuser ma franchise, qu'en épousant ma cousine pour la maltraiter, & engageant ma nièce de vivre chez vous pour la séduire.....

MILORD.

Séduire? Mais vous vous emportez, Sir John, quand vous serez calme, je vous répondrai. Je suis fâché de vous quitter, on m'attend au bal de Lady Filligrée, faites-moi le plaisir d'y venir. — Jasmin! vîte mon domino, & une chaise à porteur. — Jasmin! ayez soin du cher oncle. — Mille pardons, Sir John. (*Il sort en fredonnant un air d'Opera.*)

SIR JOHN.

C'est la fin du monde. Quel ton! quelles mœurs! & voilà un des soutiens de l'état. Avec de tels fondemens, doit-on s'étonner si l'édifice s'écroule! (*il soupire.*) Pauvre cousine! quelle époux! quel ami! le ciel t'a donné. L'avertirai-je de ce que j'ai vu:..... j'envenimerai peut-être la plaie.... peut-être je la tuerai de douleur.... Son cœur est aussi vertueux que sensible. Hélas! je la plains. Allons la consoler: arrachons-la de ce gouffre d'abominations; conduisons-la à ma terre: la pêche, la chasse, la lecture, & mille autres amusemens innocens, la distrairont dans ce séjour paisible. Elle sera mon héri-

tiere, & jouira, après mon décès, de la fortune que je destinois à Lucrece, comme la récompense de ses vertus. *(Il sort.)*

SCENE VIII.

L'appartement de LADY MINIKIN.

LADY MINIKIN & LE COLONEL, *jouent aux echecs.*

LADY MINIKIN.

EN vérité, Colonel, je ne puis accepter cette proposition; si ma cousine vient à savoir que vous m'accompagnez au sortir du bal, & qu'elle ne soit pas avec nous, vous risquez de rompre votre mariage.

LE COLONEL.

Ce mariage ne m'intéresse qu'autant qu'il me rapproche de vous.

LADY MINIKIN.

Je sais que vous n'en êtes pas vivement épris.

LE COLONEL, *en riant.*

Pas assez pour en perdre le repos; accordez-moi après le bal un quart d'heure d'entretien, & je vous en dirai davantage.

LADY MINIKIN.

Mais.... je ne puis guères....

LE COLONEL.

Vous plairiez-vous à me désesperer?

LADY MINIKIN.

Ce n'est pas mon dessein.

LE COLONEL.

Pourquoi donc me refuser cette légere satisfaction?

LADY MINIKIN.

Je ne sais.... je crains qu'on ne me blâme.

LE COLONEL.

Il n'y a point d'inconvénient de recevoir l'ami de votre époux.

LADY MINIKIN.

J'en suis convaincue.... mais....

LE COLONEL.

C'est pour vous consulter sur mon hymen.... mais je m'apperçois que vous n'êtes pas autant mon amie que je m'en flatte.

LADY MINIKIN.

Jugez combien je suis bonne ; voici mon gand, quand je vous le demandrai, vous pourrez me suivre.

LE COLONEL *se jette à ses pieds & lui baise la main.*

Tant de bonté mérite qu'on vous en remercie à genoux....

SCENE IX.

Les précédens, SIR JOHN.

SIR JOHN.

PUIS-JE me flatter, cousine....

LADY MINIKIN.

Ah!....

SIR JOHN.

Miséricorde! Que veut dire ceci?

LE COLONEL.

On n'entre jamais dans l'appartement d'une Dame sans se faire annoncer. Voyez, Monsieur, l'état où vous avez mis Milady.

SIR JOHN.

Et voyez le mien, Monsieur.

LE COLONEL, *d'un ton menaçant.*

Une telle imprudence mériteroit....

SIR JOHN.

La mort. — Je n'en reviens pas: tous gens du même caractère, tous zèlés pour le bien public.

LADY MINIKIN, *bas au Colonel.*

Tâchons de le calmer.

LE COLONEL, *bas à Lady Minikin.*

J'attends vos ordres pour lui donner un défi.

SIR JOHN.

L'esprit malin a perverti toute la famille. Je pars bien vîte, de peur qu'il ne m'entraîne dans ses pièges. (*Il fait quelques pas.*)

LADY MINIKIN.

Arrêtez : de grace ne me jugez pas sur des apparences.

SIR JOHN.

Des apparences ! Je suis plus que convaincu.

LADY MINIKIN.

Vous avez tort, Sir John ; au moment où vous êtes entré..... je promettois.... à Monsieur mes services auprès.... de votre nièce..... dans les transports de sa joie..... Il m'en..... ha, ha, ha, ha.....

LE COLONEL.

Ha, ha, ha,.... oui, oui, j'en remercíois Madame, &c... ha, ha, ha, ha.

SIR JOHN.

Oui, oui ; à genoux. Ha, ha, ha, ha. La plaisanterie est d'autant plus agréable, que toute la maison prend part aux transports de Monsieur. — Milord s'en réjouit avec Miss Lucrece, & moi je partage de tout mon cœur, celle de cette aimable famille.

LADY MINIKIN.

Ces soupçons injurieux ont droit de m'offenser,

Monsieur.... Le respect étouffe ma colère..... mais il ne peut arrêter les larmes de l'innocence.

(Elle sort, en feignant de pleurer.)

LE COLONEL.

Je vous respecte comme son parent, mais vous méprise comme un vil calomniateur. *L'honneur* exige que vous me donniez une satisfaction authentique de ce propos. Vous me comprenez, j'espere? Choisissez le jour, l'heure, la place & les armes; refléchissez, Monsieur, & souvenez-vous sur-tout, que c'est un militaire qui vous parle. *(Il sort.)*

SIR JOHN.

A merveille! à merveille! ils sont coupables de tout, & quand on les démasque, nul répentir, nulle humilité; leurs cœurs sont endurcis dans le vice. — Les femmes ont recours au mensonge & aux larmes; les hommes aux menaces: pour éviter la dissimulation des unes, & la brutalité des autres, je vais tout ordonner pour hâter mon départ. O mœurs! ô mœurs!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SIR JOHN, JASMIN.

SIR JOHN.

ON n'y tient pas ! Bon Dieu, dans quel monde vivons-nous? Je vous le répete, M. Jasmin, il y a des voleurs qui rodent autour d'ici. En traversant la rue pour aller chez le Libraire acheter des pamphlets sur les affaires du temps, un filou m'a volé mon couteau de chasse, tandis qu'un autre a eu l'audace de mettre la main sur le cordon de ma montre; mais il a été bien sot, car j'étois prévenu de leur adresse, & pour m'en garantir, j'ai cousu ma montre dans mon gousset.

JASMIN.

Patience, Sir John; si vous sortez le soir sans un bon *convoi*, vous serez attaqué par toutes sortes de pirates. Ha, ha, ha.

SIR JOHN.

Ce propos ne me rassure point du tout. — Je tremble quand je songe qu'on pouvoit se servir de

mes armes pour m'assassiner. Ho ? je ne dormirai pas cette nuit. Faites-moi le plaisir de me prêter quelque arme; si les coquins m'attaquent jusques dans les rues, ils ne me respecteront pas plus la nuit.

JASMIN.

Croyez-moi, il n'y a point de danger : cependant si vous voulez, je vous prêterai mon épée.

SIR JOHN.

Vous en avez besoin.

JASMIN.

Point du tout; je suis tellement habitué à entendre la nuit crier au meurtre & aux voleurs, que cela ne m'inquiete pas plus que le mouvement de ma montre, attachée au chevet de mon lit.

SIR JOHN.

Quoique vous en disiez, je veux être sur mes gardes. Quelle ville ! voilà le fruit de la corruption des mœurs. Les nobles jouent, & le peuple vole. Faut-il s'étonner ensuite qu'il y ait des meurtres ? Cela est affreux ! épouvantable ! pourvu qu'il ne m'arrive aucun malencontre cette nuit, je quitterai dès demain matin ce repaire de voleurs. — A quelle heure vos maîtres retourneront-ils de cette masquerade, ou de cette diablerie ?

JASMIN.

Suivant qu'ils s'y amuseront. S'il y manque de la gaieté, le bal finira de bonne heure; je le quitte ordinairement à quatre ou cinq heures.

SIR JOHN.

Comment! vous vous avisez d'aller dans de pareils endroits?

JASMIN.

J'y manque rarement. Personne ne possède mieux que moi le jargon du masque; on y admire singulièrement mon talent.

SIR JOHN, *à part.*

Vous êtes *singulièrement* faquin.

JASMIN.

Il y a trois ans qu'il m'y arriva une aventure assez plaisante. J'étois ce jour-là fort gai; le vin de champagne me donnoit encore plus d'esprit qu'à l'ordinaire.

SIR JOHN, *à part.*

Le fat!

JASMIN.

Je m'y surpassai en bons mots, épigrammes, &c. Après avoir beaucoup causé & varié mes plaisirs, il me prit fantaisie de danser un menuet. Devinez, Sir John, à qui je m'adressai? Ha, ha, ha, ha; je vous prie, devinez?

SIR JOHN, *à demi-bas.*

Le menuet!

JASMIN.

A Milady; elle danse bien, je ne m'en acquitte pas mal, toute l'assemblée nous remarqua. Le menuet fini, je lui tins des propos galants, suivant l'usage....

SIR JOHN.

A votre maîtresse? (*à part.*) Nous retombons dans le *chaos.*

JASMIN, *en riant.*

Oui, Monsieur, à ma maîtresse, en faisant ce mouvement de la main.... (*Il gesticule avec affectation.*) Ne voilà-t-il pas qu'elle me reconnoît, & me dit à l'oreille mon nom, j'espérois la dissuader, mais cela ne prit pas. Elle me dit, « *Monsieur*, à l'a- » venir portez des gands, il vaut autant montrer » votre visage, que cette main & cette bague.

SIR JOHM, *à part.*.

Que d'iniquités! (*haut.*) Je pense, M. Jasmin, que parmi vos talens, vous possédez aussi celui du eu

JASMIN.

Je me suis restraint au *whist.* J'aurois mieux fait de n'avoir jamais touché de cornet, les dés me maltraitent.

SIR JOHN, *à part.*

Je n'y tiens plus. (*haut.*) Prêtez-moi, je vous prie, votre épée, il est temps que je me retire. Excusez-moi auprès de vos maîtres & de ma nièce, dites leur que si je les quitte sans cérémonie, c'est que mes affaires, & plusieurs autres raisons m'y obligent. Ajoutez aussi que je les *respecte infiniment*, &... &.... & que j'espere ne jamais les revoir.

JASMIN.

Vous serez obéi. (*à part, en sortant.*) Ces gentilshommes campagnards sont des sots animaux.

SIR JOHN.

Si je restois un jour de plus, j'aurois la fievre. Ah! je voudrois qu'il fût jour. Voilà ce qu'on gagne à visiter ses parens.

SCENE II.

SIR JOHN, DAVY, *ivre.*

SIR JOHN.

AH! te voilà malheureux! d'où viens-tu? Qu'as-tu fait?

DAVY.

Je me suis diverti, Sir John. — Ma foi, vive Londres.

SIR JOHN.

Ne t'avois-je pas ordonné de revenir d'abord après le spectacle, & ne t'ai-je pas défendu de t'amuser avec des libertins.

DAVY.

Les domestiques de Londres ne font que ce qui leur plaît.

SIR JOHN.

Tu n'es qu'un vaurien.... Quoi! tu as tes cheveux liés?

DAVY.

Eh! comment plaire aux femmes sans cela. (*Il lui montre son cadogan.*)—Ho! je sais ce que je fais: les gens de Milord m'ont dit que vous n'étiez qu'une *antiquaille*, que vous ne connoissiez pas la mode: ils m'ont appris de quoi il retourne.

SIR JOHN.

Ils l'ont abîmé, il est perdu; il pervertira tout le village. Va me préparer ma malle, coquin, & suis-moi sur le champ.

DAVY.

Je le veux bien, car j'ai besoin d'un peu de repos.

SIR JOHN.

Comment, maraud, il paroît que tu es ivre.

DAVY.

Ce n'est seulement qu'une petite pointe, Monsieur.

SIR JOHN.

Je paries que tu as été en mauvaise compagnie.

DAVY.

Quant à ça, Monsieur se trompe : je ne fus de ma vie en meilleure.

SIR JOHN.

Malheureux ! tu ne me comprends pas. Dis-moi, vilain ivrogne....

DAVY.

Ho, si je suis un ivrogne, j'ai nécessairement bu ; si vous en aviez fait autant, vous ne seriez pas en colère contre vos gens. — Vous ne concevez pas, Monsieur, combien le vin donne de la bonne humeur.

SIR JOHN.

Ceci met le comble à mon malheur. Le coquin remportera plus de vice qu'il m'en faut, pour corrompre toute une province.

DAVY.

J'en ferai une bonne provision, comptez là-dessus.

SIR JOHN.

Retire-toi, & tâche de perdre, en dormant, les

débauches qui t'ont souillé depuis quinze jours ; sinon, je te laisserai à Londres, tu pourras y grossir le train de Milord.

DAVY.

Tant mieux ; donnez-moi moins d'emploi, plus de gages, & la clef de la cave, & je resterai, sinon vous pouvez vous pourvoir ailleurs. (*Il fait quelques pas en chancelant.*)

SIR JOHN.

Ne voilà-t-il pas un vrai reprouvé. — Ah ! je suis bien malheureux. — Écoute, misérable? -- Vas te coucher. — Que le sommeil efface tes iniquités. — Tu feras ensuite mes paquets : obéis, ou je t'envoye à *Newgate* (1), & te ferai *transporter* pour la vie (2). (*Il sort.*)

DAVY.

DAVY, *claquant ses doigts.*

Tiens ; voilà pour ta morale. — Ho, je connois trop bien les loix de mon pays, pour avoir peur d'une

(1) Prison où l'on met les personnes accusées de crime.

(2) Les coupables qui ne méritoient pas la derniere punition, étoient envoyés en Amérique, où ils défrichoient les terres pendant le temps ordonné par la loi ; cette ressource manquant pendant la guerre, on leur fit nettoyer la Tamise ; le peuple murmura d'abord contre un expédient qui parut opposé à la liberté. L'image de l'oppression le révoltoit.

mouche.

mouche. — Je voudrois cependant passer ma vie à Londres, c'est ici qu'est le bonheur; un domestique y nage dans l'abondance. Outre ses gages, il a son argent à dépenser; & quel ouvrage fait-il ? Rien. Il s'engraisse & fait l'impertinent; il est aussi heureux que son maître; il joue aux cartes du matin au soir, jure comme un Lord, boit comme un poisson, & fait la cour aux filles avec autant d'audace, qu'un membre du Parlement. — Ho! c'est une belle maniere de passer son temps. — Allons! je vais me coucher. *(Il sort en chancelant.)*

SCENE III.

LORD MINIKIN, MISS TITTUP *masqué*, JASMIN *les éclaire.*

LORD MINIKIN.

METS les bougies sur la table, & avertis-moi, quand Milady rentrera. — Sois exact.

JASMIN.

Milord, j'espere, n'a jamais eu à se plaindre de mon exactitude. *(à part.)* Qui avons-nous ici aujourd'hui ? Je saurai cela.

(Il sort.)

MISS TITTUP *ôte son masque.*

Je suis singulièrement effrayée. — Il valoit mieux rester au bal. — J'ai vu de la lumière dans la chambre de mon oncle, l'aventure de ce matin lui donne des insomnies. — Croyez-moi, différons nos entretiens jusqu'après son départ; malgré la pureté de nos intentions, il ne me pardonneroit jamais cette démarche. Adieu....

MILORD *l'arrête.*

Mais écoutez un instant.

MISS TITTUP.

Non, non, cet air de mystère pourroit nuire à....

MILORD.

A l'amitié....

MISS TITTUP.

A ma réputation.



SCENE IV.

Les précédens, JASMIN.

JASMIN.

MILORD! Milord!

MILORD.

Que me veut-tu?

JASMIN.

Voici Milady.

MISS TITTUP.

Il ne faut pas absolument qu'elle me voie ici; je vais bien vîte passer dans mon appartement.

MILORD.

Il est trop tard, je l'entend sur l'escalier.

JASMIN.

Miss peut entrer dans ce cabinet.

MISS TITTUP, *à Jasmin.*

Quand elle sera chez elle, tu m'avertiras.

(Elle entre dans le cabinet.)

MILORD.

Ferme la porte à la clef. — Suis-moi dans ma chambre, & marche sans faire de bruit.

(Ils sortent sur la pointe des pieds.)

JASMIN.

Si l'on entend seulement craquer le parquet, je consens que Milord m'exclue de ses bienfaits.

SCENE V.

LADY MINIKIN, LE COLONEL TIVY *masqués*, GYMP *les éclaire.*

GYMP.

N'AVANCEZ pas plus loin avec M. le Colonel. Je suis convaincue de la pureté de vos intentions, Madame; mais Milord n'en jugera peut-être pas de même. Il est rentré, s'il voit à cette heure dela nuit, Monsieur chez lui, il y aura du sang répandu.

LE COLONEL.

Tu te trompes, ma chere Gymp; je l'ai vu & lui ai parlé au bal.

GYMP.

Je gagerois moi qu'il est ici.

LADY MINIKIN.

Il est trop bien occupé, pour songer à revenir chez lui. Ne t'effraye pas, mon enfant.... il n'y a nul mystère. Tu sais que Monsieur épouse ma cousine.... Je me suis chargée d'arranger quelques articles.... relatifs à cet hymen.

GYMP.

Rien de plus naturel, Milady, que de s'occuper du bonheur de ses parens..... mais croyez-moi, il y aura du sang répandu.

LE COLONEL.

Elle est folle. A propos, elle me fait souvenir que je n'ai pas d'épée.

GYMP.

Mais Milord en a une; ne peut-il pas arriver que vous vous tuiez avec celle-là.

LE COLONEL.

Je vous répete qu'il n'est pas rentré.

GYMP.

Il est monté par le petit escalier dans son appartement, M. Jasmin l'y accompagnoit, & qui plus est, ils causoient ensemble.

LADY MINIKIN.

Cela me paroît positif; pour en être plus certain, va t'en informer avec Whisp ou Mignon.

GYMP.

Ah! Milady! ils sont ordinairement ivres & endormis avant cette heure-ci.

LADY MINIKIN.

Je crois, en vérité, qu'elle m'a communiqué ses craintes. — Il me semble que j'entends du bruit sur l'escalier. — Ecoutons!

GYMP.

Je suis sûre qu'il arrivera quelque malheur.

LE COLONEL.

Si Mistriss Gymp veut m'accompagner, je tâcherai de me glisser, *incognito*, par l'escalier dérobé.

(Il fait quelques pas.)

GYMP.

Ah, Monsieur! cette retraite nous manque: j'entends du monde de ce côté.

LE COLONEL.

Me voici morbleu, entre deux feux.

LADY MINIKIN.

Il n'y a qu'un moyen de vous en tirer. Cachez-vous dans ce cabinet.

LE COLONEL *court vers le cabinet.*

Il est fermé.

LADY MINIKIN.

Hâtez-vous, Gymp, on vient: mettez-le derriere l'écran de la cheminée.

LE COLONEL, *en s'y cachant.*

Je ne puis éviter l'ennemi, dès qu'il aura quitté le champ de bataille, vous m'avertirez.

LADY MINIKIN.

Comptez sur nous. (*à Gymp.*) Retires-toi par le petit escalier, & laissez-moi le soin de recevoir Milord; il apprendra que je le surpasse en dissimulation. *(Elle s'assied.*

SCENE VI.

LADY MINIKIN, LORD MINIKIN.

LORD MINIKIN.

DÉJA de retour du bal! cela m'étonne, Madame.

MILADY.

Après le plaisir que vous paroissiez prendre dans cet intéressant tête-à-tête, je dois m'étonner plus que vous, en vous voyant ici. Comment la Dame au domino cramoisi a-t-elle pu consentir à vous voir partir? — Un pareil spectacle, Milord, me fera toujours renoncer à tous mes amusemens favoris.

MILORD, *en souriant.*

Je suis bien aise, Madame, de vous convaincre que cette Dame dont j'ignore le nom, n'a pu m'arrêter dès que vous étiez partie.

MILADY.

Ce sourire malin, en condamnant ma foiblesse, annonce peut-être la supériorité de votre esprit, mais ne fait pas l'éloge de votre cœur. Ce sourire est plus insultant que votre méprisab'e feinte.

(*Elle fait semblant de pleurer.*)

MILORD.

Si vous avez le dessein de jouer la Tragédie, je vous seconderai. (*Il tire son mouchoir.*)

MILADY.

Ne vaut-il pas mieux, Milord, que chacun de nous se retire dans son appartement. Votre brutalité & ma tendresse pour vous, nous exposent aux propos de nos gens. — Où est ma cousine?

MILORD.

Je l'ai confiée aux soins du Colonel. Le bal amuse ceux qui sont au moment d'être unis, & devient insipide aux gens mariés, sur-tout lorsqu'ils préferent, comme moi, la compagnie de leur femme.

MILADY, *à part.*

Quelle fausseté! il aime autant la compagnie de son chien.

MILORD, *à part.*

Elle me donne des vapeurs. Pour m'en débarrasser, proposons-lui de rester avec elle. (*haut.*) Je ne me porte pas bien, & crois avoir un petit ressentiment de fievre. Je voudrois avoir du feu....

MILADY.

Où?

MILORD.

Ici. Nous aurons un petit tête-à-tête pour le plaisir de la nouveauté. (*il sonne.*) Jasmin, débarrassez la cheminée, & allumez-y du feu.

MILADY, *à part.*

Je suis perdue! (*haut.*) Je vais me coucher; Milord n'a pas sans doute le dessein de rester seul ici.

(*Jasmin sort.*)

MILORD.

Quelle cruauté! vous voulez donc me priver du plaisir de causer avec vous. (*à part.*) Je l'ai échappé belle!

MILADY.

Je suis trop de vos amies, pour vous exposer à tant d'ennui. Adieu Milord, je vais passer dans mon appartement.

MILORD.

Puisque vous l'exigez, il faut se soumettre à vos volontés, & semblable à l'avare, vous me forcez de périr auprès de mon trésor. (*Il prend un flambeau, tandis qu'elle prend l'autre. Elle le salue.*) Je souhaite à Madame une bonne nuit; me permettra-t-elle....?

MALADY.

Vous êtes trop obligeant. (*à part.*) Qu'il est maussade!

MILORD, *à part.*

Elle me paroît chaque jour plus désagréable.

(*Ils s'embrassent & s'essuient le visage, en se retirant cérémonieusement chacun d'un côté opposé.*



SCENE VII.

MISS TITTUP, LE COLONEL.

MISS TITTUP *pousse la tête hors la porte du cabinet.*

TOUT est tranquille; je voudrois que Milord me délivrât de ma prison. Qu'ont-ils fait ici? — J'entends du bruit. *(Elle ferme la porte.)*

LE COLONEL *pousse la tête au dessus de l'écran.*

Il est surprenant que Lady Minikin me laisse si long-temps ici. — Si Miss Tittup sait cette aventure, adieu à sa fortune, & la plaisanterie n'en vaut pas la peine.

MISS TITTUP *sortant du cabinet.*

Que diroit mon Colonel, s'il voyoit sa future dans ce bel embarras?



SCENE VIII.

Les précédens, MILORD & LADY MINIKIN, *entrant chacun sans lumière par une porte opposée.*

MILORD.

DÉLIVRONS ma prisonniere.

MILADY.

Donnons au Colonel sa liberté; il souffre autant que dans une ville assiégée.

(Elle avance vers la cheminée.)

MILORD.

Où êtes-vous?

MISS TITTUP & LE COLONEL.

Ici, ici.

MILADY.

Parlez plus bas. *(Ils cherchent, Milord prend la main de sa femme, le Colonel celle de Miss Tittup.*

SCENE IX.

Les précédens, SIR JOHN, JASMIN.

SIR JOHN, *dans les coulisses.*

VITE des lumières, ma carabine, mon sabre; il y a des voleurs.

JASMIN, *en avançant sur la scène.*

Vous rêvez, Monsieur, il n'y a que les gens de la maison.

SIR JOHN, *en robe de chambre, bonnet de nuit, un sabre à la main.*

Donnez des lumières, je vous promets qu'ils ne m'échapperont pas. Ils sont ici. — Si vous bougez, vous êtes mort. (*Ils se retirent.*) Comment donc! ils ont emmené leurs femmes. (*On apporte des lumières, & tout le monde paroît être fort étonné* Et mais.... quoi?.... que signifie ceci? la même partie de tantôt. Il n'en est pas dans Londres qui s'entendent si bien.

MILORD.

Que vois-je! Par quel hasard nous trouvons-nous ici?

SIR JOHN.

L'obscurité a pu produire des grandes erreurs! Je suis bien aise que la lumière rectifie toutes choses. Vous m'excusez, Messieurs & Dames?

SCENE X.

Les précédens; GYMP, *une bougie à la main.*

GYMP.

MISÉRICORE! Qu'est-il arrivé?

SIR JOHN.

Rien de nouveau, Mistriss Gymp, mais je surpasse en finesse, mes aimables cousines.

MILORD.

Votre propos m'étonne, Sir John: rien de plus simple que de nous voir rassemblés chez moi; il ne me paroît pas qu'il y ait matière à faire tant de bruit, & à réveiller toute ma maison pour si peu de chose.

SIR JOHN.

Pour si peu de chose, Milord? Je vais expliquer le mystère que vous cherchez en vain à vous cacher. Quoique vous n'ayez pas mérité que je sois franc avec vous, M. le Colonel, je veux bien cependant vous tirer d'erreur: vous vous imaginez que ma nièce a une fortune indépendante de la mienne; vous vous trompez, Monsieur; je vous avertis que si elle vous épouse, elle n'aura pas un sol de mon bien.

LE COLONEL.

La franchise est une vertu trop estimable pour ne pas l'imiter; & pour vous prouver combien j'en fais cas, je vous tire ma révérence, Mesdames! — Je suis votre très-humble serviteur. — J'espere, Milord, vous voir demain au *Club*. (*Il sort.*)

MILORD.

Sans doute.

SIR JOHN.

Vous aurez demain d'autres affaires, Milord.

MILORD.

Lesquelles?

SIR JOHN.

Vous serez forcé de voir vos Avocats & vos Créanciers, & vous vous entendrez dire alors ce que vous n'avez jamais voulu écouter; « que la dissipa» tion & la dépravation des mœurs sont suivies d'un » long répentir ». Vous avez eu le goût des voyages, vous pourrez vous y livrer en liberté, mais vous n'aurez pas celle de satisfaire vos autres fantaisies (1).

MILORD, *à part.*

Il est furieusement mordant.

SIR JOHN.

Cette espèce de quarantaine propre à guérir les maladies pestilentielles qui attaquent les mœurs, vous sera d'un grand secours: elle mortifiera vos sens; & corrigera ce défaut que vous avez emprunté des autres nations. Allez-y étudier à présent leurs vertus, & lorsque vous serez bien rétabli, revenez jouir des avantages que vous accorde votre patrie. Lisez ce papier, Milord, & apprenez-y votre sort

MILORD, *après avoir lu.*

Quelle abomination! Il est affreux qu'un homme de mon rang soit forcé de se soumettre aux loix.

(1) Les Créanciers accordent ordinairement en Angleterre aux Débiteurs forcés d'arranger leurs affaires, une pension alimentaire, jusqu'à ce qu'ils soient payés: c'est le moment où bien des familles angloises voyagent.

SIR JOHN.

Au lieu de s'en plaindre, remercions la providence pour un si grand bienfait. — Hé bien, Mesdames ? vous gardez le silence : si le répentir vous rend muettes, il vous reste quelqu'espoir de réforme. — Vous avez l'air un peu embarrassées. — La campagne, dans votre situation, est d'une grande ressource. — Vous savez que ma maison & moi, nous sommes à vos ordres. — Qu'en pense Milady ?

MILADY.

Les apparences sont contre moi ; mais en vérité, Sir John, mon cœur s'est toujours garanti de la corruption. A l'avenir vos vertus me serviront de guides, & me corrigeront de ces défauts dont je rougis en ce moment.

SIR JOHN.

Permettez-vous, Milord, que j'emmène pendant quelque temps votre femme ?

MILORD.

De tout mon cœur, vous m'obligerez beaucoup, si vous voulez la garder toute la vie.

MILADY, *à part.*

Il est aimable !

SIR JOHN.

Et vous Miss, vous sentez-vous disposée à nous suivre ?

MISS TITTUP, *en faisant la révérence.*

Je suis furieusement coupable, mon cher oncle.

SIR JOHN.

De quoi ?

MISS TITTUP.

D'avoir consenti à me marier sans votre aveu, & d'avoir fait la coquette avec celui que l'honneur, les devoirs, l'amitié, la morale, & tout ce qui est sacré, excepté la mode, me défendoient d'écouter.

SIR JOHN *donne le bras aux Dames.*

Je vous pardonne ; à l'exemple d'un Chevalier *Errant*, j'enlève à ces *monstres* qu'on nomme la *Mode* & le *Bon Ton*, leurs malheureuses victimes, & je ne doute pas que tout bon Anglois n'applaudisse à une entreprise aussi périlleuse. Partons ! (*au parterre*) « J'espere, Messieurs, que vous m'excusez ».

FIN.





